RETROUVEZ NOUS SUR
HTTP://WWW.RNS-CEN.COM/

FACEBOOK : www.facebook.com/rns.cen

TWITTER : RNS-CEN

INSTAGRAM : RNS.CEN

SNAPCHAT : RNS.CEN

N°58 DECEMBRE 2018

TRAIT D'UNION

LE MAGAZINE EN LIGNE DE LA RNS

SPORTS
LES BAREA

ACTU
50 ANS DE PEINTURE JEAN A. RAVELONA

REGARDS
L'EXPOSITION MADAGASCAR DU QUAI BRANLY

RENCONTRES
ÉLODIE A LA CONQUÊTE DE PARIS

Crédit photo: Robin Gervais

SOMMAIRE

ACTU : Les tirailleurs malgaches 6

ACTU : Les 50 ans de peinture de Jean Andrianaivo Ravelona 16

RENCONTRES : Elodie Arnould à la conquête de Paris 20

REGARDS : L'exposition Madagascar au Musée du Quai Branly 26

SPORT : Les Baréas 40

CULTURE : Les pages d'Abel Andriarimalala 44

FOCUS : Les coulisses de la RNS et du CNO 51

JEUX : Quizz. Alavoly 52

ÉDITO

« Pour ce qui est de l'avenir, il ne s'agit pas de le prévoir mais de le rendre possible »

Antoine de Saint-Exupéry

Ce numéro marque un tournant dans l'histoire du TRAIT d'UNION. Si pendant ses 12 années d'existence, le mensuel s'est focalisé sur les activités, l'organisation et la préparation de la RNS, rencontre nationale sportive et culturelle des originaires et amis de Madagascar en Europe, le magazine va dorénavant inverser le sens du regard et partager ce qui intéresse la RNS à savoir la vie, les idées et ce qui fait sens au sein de la diaspora malgache. Trait d'Union traitera de sujets (essentiellement) culturels et sportifs, ouvrant ses colonnes à la pluralité des points de vue.

Comme la RNS rassemble aujourd'hui près de 8000 participants et visiteurs, nous avons la chance de rencontrer de nombreux acteurs de la vie culturelle, sportive, universitaire ou académique de cette communauté des originaires et amis de Madagascar. Nous avons sollicité certains d'entre eux pour contribuer au contenu de ce qui devient votre magazine en ligne.

Abel Andriarimalala, notre *raiamandreny*, écrivain et conférencier érudit, amoureux des langues, auteur et compositeur, héritier sagace et piquant porteur de la tradition littéraire, artistique et culturelle a accepté de diriger la rubrique Culture du magazine, s'ouvrant sur des thèmes comme « défense et pérennisation des valeurs ancestrales, mieux parler et mieux écrire le malgache, se familiariser avec les « monuments » de la littérature malgache traditionnelle ou contemporaine, profiter des recherches de nos têtes pensantes, rire ou se triturer les méninges au travers des jeux, énigmes et facéties à la malgache… ». Un autre *raiamandreny* universitaire référent qui reste anonyme pour le moment animera les sujets d'histoire, archéologie, musée, patrimoine.

Une rubrique Actu présente et commente les faits et évènements marquants. Pour cette livraison, il s'agira, 100 ans après la fin de la première Guerre mondiale, de lever le voile sur l'épopée méconnue des Tirailleurs malgaches. Et de la célébration des 50 ans de peinture de Jean Andrianaivo Ravelona au Château d'Asnières. La rubrique Sport revient sur les dernières péripéties de l'équipe nationale de football, les Baréas.

Regards sera une rubrique ouverte à la confrontation de points de vue sur un sujet de société. C'est l'exposition « Madagascar, les arts de la Grande Île » au musée du Quai Branly s'achevant avec l'année qui a retenu notre attention. Au-delà de l'émerveillement et de l'exceptionnalité de l'exposition, on assiste à une réappropriation des arts et de la culture sur le plan des idées, plusieurs milieux se saisissent de questions autrefois confidentielles pour animer aujourd'hui des débats publics. Une page ludique vous est proposée en langues française et malgache pour apprendre détendu.
Je vous souhaite une bonne lecture. Partagez si cela vous agrée.

Olivier Ramanana-Rahary

Un bataillon de tirailleurs à Madagascar DR
Reportage Afrique : "hommage aux tirailleurs malgaches" par Marie Audran - Diffusion du 4 juillet 2014 sur www.rfi.fr
http://www.rfi.fr/emission/20140704-hommage-tirailleurs-malgaches

HISTOIRE ET MÉMOIRE DES TIRAILLEURS DE LA GRANDE GUERRE EN FRANCE

Le souvenir des tirailleurs malgaches s'est peu à peu effacé à partir des années 1970, notamment derrière la figure du tirailleur sénégalais. Bien que les hommes venus du continent africain aient été quatre fois plus nombreux, le registre des « Morts pour la France » fournit le nom d'au moins 3300 Malgaches morts sur le sol français durant les années 1914-1919, ce qui représente environ 10% des hommes de Madagascar engagés sur le front occidental. Chaque région de France, hormis peut-être la Corse, compte des sépultures de soldats et travailleurs venus de la Grande Île. Dix départements ont vu mourir plus de 2600 Malgaches, soit 80% des pertes totales. Il faut d'abord citer les hôpitaux méditerranéens et atlantiques accueillant les nombreux malades : en Provence-Alpes-Côte d'Azur, entre Marseille et Menton, plus de 1000 décès dans le Var (83), près de 380 dans les Bouches-du-Rhône (13), plus de 220 dans les Alpes-Maritimes (06), en Nouvelle-Aquitaine un centaine en Gironde (33). Ces chiffres nous rappellent que 80% des tirailleurs décédés *andafy* sont morts de maladie, surtout respiratoire (congestion pulmonaire, pneumonie, tuberculose, méningite cérébro-spinale...). Les départements qui ont été les plus fatals pour les hommes de la Grande Île sont ensuite ceux du front et des combats, dans les actuelles régions Grand Est et Hauts-de-France : environ 330 décès dans l'Aisne (02), 130 dans l'Oise (60), une centaine dans la Marne (51) et dans la Meuse (55), et plus de 80 morts dans l'Aube (10) et la Somme (80).

Qui étaient ces hommes ? Comment se passait leur voyage et leur séjour en France ?

Près des 2/3 de ces hommes étaient des riziculteurs des Hauts-Plateaux, appauvris par la forte contribution de la Grande Île à l'effort de guerre dès 1914. La plupart d'entre eux, bien qu'engagés volontaires, ne pouvaient pas vraiment refuser, surtout à partir d'août 1916, la très forte prime d'engagement proposée par le gouvernement général pour l'enrôlement comme combattant dans un bataillon de tirailleurs malgaches. Ces hommes étaient très succinctement préparés militairement à Antananarivo ou Diégo Suarez. Entassés ensuite sur les bateaux à vapeur de la grande compagnie postale et commerciale de l'époque, ils naviguaient entre 25 et 35 jours vers Marseille et étaient presque aussitôt dirigés vers Saint-Raphaël / Boulouris (camp Largeau, camp des Plaines et camp de la Péguière) et Valescure (camp de l'Oratoire de Guérin et de Valescure Golf). Il s'agissait de camps temporaires, très rudimentaires. La préparation n'était pas beaucoup plus longue qu'à Madagascar (2 à 3 semaines maximum) et une fois passé l'uniforme neuf, les tirailleurs étaient envoyés aux quatre coins de France.

Beaucoup connurent le front.

Beaucoup connurent le front, notamment comme infirmiers, brancardiers, ouvriers d'artillerie (camps d'Ille-et-Vilaine notamment) ou dans le Génie (les travaux de construction). D'autres participèrent à l'effort de guerre à l'arrière, notamment dans les usines transformées pour la guerre. On trouve par exemple de nombreux Malgaches dans les ateliers de Haute-Garonne (31) et des Pyrénées-Orientales (66).

La religion tenait une place importante dans la vie de ces hommes. Comme le souligna, le Père Pierre de La Devèze, ancien missionnaire à Tananarive, « à Villeneuve-sur-Lot, à Marseille, à Bordeaux, à Lyon, à Arcachon, à Biscarosse, à Agen, à Auch, à Marmande, à la Tremblade, à St-Georges-d'Orques, à Méry-sur-Seine, à Saint-Cyr, à Saint-Raphaël, à Dieppe..., les paroisses françaises ont vu avec grande édification les Malgaches prier et chanter dans leur langue, s'approcher des sacrements, mener, en un mot, une vie chrétienne active et féconde » (« Les tirailleurs malgaches en France », *Les Missions catholiques*, vol. 50, 1918, pp. 272-273). A Toulouse le groupe de travailleurs coloniaux malgaches était affecté à l'arsenal et à la poudrerie. Le Père Louis Marie Ricard (1868-1929), curé de la paroisse ouvrière de Saint-Pierre depuis novembre 1916, professeur de dogme au Grand Séminaire et aumônier à l'Hôpital 13, s'occupait de la communauté malgache. L'abbé toulousain apprit même le malgache et créa des catéchismes et un recueil de prières, de louanges et de cantiques qui devint le manuel des soldats malgaches. En octobre 1916, octobre 1917 et octobre 1918, il conduisit plusieurs dizaines de ses paroissiens malgaches en pèlerinage à Lourdes. Il les conseillait pour les achats, il expédiait leurs lettres, leurs mandats et conservait leurs économies dans une sorte de Caisse d'épargne. Beaucoup d'engagés ont été cantonnés dans des travaux agricoles ou forestiers et dans des tâches ouvrières ou d'intendance, notamment au sein des sections des commis et ouvriers d'administration (COA). L'Atelier de Construction de Tarbes (ATS) employa nombre d'ouvriers au sein du Groupement des Travailleurs Malgaches (13ème régiment d'Artillerie). C'est d'ailleurs à la Caserne Reffye que l'écrivain Jean Paulhan servit d'interprète au groupement malgache entre le 7 octobre 1917 et le 11 novembre 1918. Paulhan fut auparavant auprès d'autres tirailleurs malgaches au camp de Sainte-Mesme, près de Dourdan (à la limite des Yvelines et de l'Essonne), où il était chargé de leur enseigner la conduite automobile.

Les lettres de poilus conservées aux Archives des Jésuites à Tsaramasoandro révèlent les surprises éprouvées par les paysans malgaches une fois arrivés en France : « nous sommes étonnés de voir des chiens qui gardent les troupeaux de moutons ; (pour) la récolte du riz, un travail effectué par cent jeunes gens n'est assumé que par deux personnes et trois chevaux, avec une charrue».

Des fonds iconographiques

De nombreux fonds iconographiques conservés en France nous montrent ces hommes dans leur quotidien : à Nanterre la Contemporaine (ex-BDIC) avec les albums Valois, à la Médiathèque de la Défense à Ivry-sur-Seine avec les fonds privés et Section photographique (et cinématographique) de l'armée, au Fort de Saint-Cyr à Montigny-le-Bretonneux avec les Archives photographiques de la Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine. Ces ressources peuvent être complétées par la superbe série de cartes postales du 13e bataillon de tirailleurs malgaches à La Tremblade (17390, Charente-Maritime).

Que sont devenues leurs sépultures ?

Les Malgaches morts pour la France reposent aujourd'hui dans plus de 150 cimetières et nécropoles en France. Mais il convient de rappeler que les sépultures des hommes tombés durant la guerre ont connu de grandes évolutions. Bien que certaines familles françaises aient fait valoir le droit à la restitution des corps (instauré en juillet 1920), l'immense majorité des défunts de la Grande Île restèrent inhumés en France. Beaucoup de tombes isolées furent regroupées soit dans des cimetières communaux (carrés militaires, ossuaires ou mausolées), soit dans les nécropoles militaires nationales créées à cette occasion. Les autorités marquèrent d'une croix ou d'une stèle l'appartenance religieuse des morts ; mais la croix latine désignant souvent les Européens, nombre de soldats des colonies reçurent, pour les différencier, une stèle musulmane, bien que chrétiens eux aussi. L'entretien des tombes reste aujourd'hui encore à la charge de l'Etat via l'office national des anciens combattants et victimes de guerre (ONAC-VG) ou des communes, du Souvenir français ou d'autres associations.

Copyright Projet Rafiringa / Lycée Raymond-Poincaré, Bar-le-Duc

Morts si loin

C'est au bord de la Méditerranée que l'on trouve les deux plus grandes concentrations de morts malgaches. Plus de 270 hommes reposent dans la nécropole nationale de Luynes, près d'Aix-en-Provence. Ce sont des soldats et travailleurs inhumés tout d'abord dans les cimetières provisoires de la région, puis réinhumés en 1966, lors d'une grande opération de translation et de regroupement des corps. Plus de 150 tombes malgaches figurent dans le cimetière communal de Menton, au Trabuquet, qui a regroupé en 1930 et 1931 les corps des hommes localisés dans des fosses communes. C'est autour de ce lieu de mémoire qu'a été tourné en 2008 le documentaire de Sabine Rakotozafy, *Tirailleurs malgaches à Menton... morts si loin*. Les sépultures se trouvent dans plusieurs carrés militaires. Le 1er novembre 2012 a été inauguré dans le cimetière le « Mémorial du Tirailleur », avec les 1139 noms des tirailleurs malgaches, sénégalais et indochinois morts à Menton entre 1914 et 1920. Entre 30 et 50 sépultures d'hommes de la Grande Île se trouvent aussi dans chacunes des nécropoles nationales suivantes, dans la Marne (Suippes), l'Aisne (Ambleny, Vauxaillon, Vauxbuin) et la Meuse (Rembercourt-Sommaisne). Citons aussi les quelques dizaines de tombes dans la nécropole nationale La Doua à Villeurbanne (69), dans les carrés militaires des cimetières de Bordeaux, d'Angoulême et de Vannes.

Quels monuments ou plaques honorent les hommes de Madagascar en France ?

Un monument aux morts malgaches de la guerre 14-18 a été inauguré en 1925 dans le Jardin tropical du bois de Vincennes, en bordure de Nogent-sur-Marne, dans un style inspiré de celui des tombeaux traditionnels malgaches. Sur ce mémorial, bâti sur l'emplacement du pavillon détruit de Madagascar pour l'Exposition coloniale de 1907, le texte suivant a été gravé : « 1914 – 1918 Au souvenir des soldats de Madagascar ». A Paris même, à la demande de l'ambassade de Madagascar, un vatolahy de granit rose a été installé en novembre 2006 dans le jardin du Ranelagh (16ème arr.) pour célébrer « la fraternité d'armes franco-malgache » durant les deux guerres mondiales.

D'autres petits monuments sont à signaler. Dans l'Yonne par exemple, au cœur du carré militaire du cimetière d'Avallon (89200) se trouve une petite pyramide à quatre faces qui rend hommage à 20 soldats du 109e RALH morts sur place. Un centre d'organisation d'artillerie lourde hippomobile (COALH) s'installa à Avallon et dans les environs en juillet 1918 : il contint dans les mois qui suivirent jusqu'à 7 à 8 000 hommes et 3 à 4 000 chevaux. C'est par ce COAL qu'est passé le nationaliste Jean Ralaimongo. C'est ici que stationna en 1919 la 66e Batterie du 109e RALH, composée de nombreux Malgaches.

Le soldat Rafiringa

Plusieurs initiatives ont lieu depuis de nombreuses années pour entretenir le souvenir de ces hommes dont beaucoup pensaient servir Madagascar en servant la France. Des associations malagasy ou malgachophiles ravivent la mémoire des tirailleurs, en partenariat avec les autorités civiles et militaires françaises et les autorités diplomatiques et consulaires malgaches présentes en France. Des chemins de mémoire voient le jour, qui commencent à redonner toute leur place aux hommes de la Grande Île dans la Grande Guerre. Un bel exemple de pont jeté entre Madagascar et la France est le projet scolaire des aloalo sculptés à Antananarivo en hommage au soldat Rafiringa et envoyés près de sa sépulture à Bar-le-Duc (55). Dans le kabary prononcé sur la tombe de Rafiringa, les jeunes générations rappelaient ce ohabolana fameux : « il faut savoir faire comme le caméléon, regarder en arrière pour mieux avancer ».

Arnaud Léonard

Arnaud Léonard est professeur agrégé d'histoire-géographie à La Réunion et formateur à l'école supérieure du professorat et de l'éducation (ESPE). Il a travaillé durant cinq ans à Madagascar. Ses recherches portent notamment sur les tirailleurs malagasy de la Grande Guerre (en partenariat avec l'Université Paris 1 - Panthéon Sorbonne). En tant qu'enseignant Arnaud Léonard a mis en place avec ses collègues des projets scolaires ambitieux autour des soldats malgaches de 14-18 : création d'œuvres ou de monuments commémoratifs (« Un aloalo pour Rafiringa », « Un casque pour le départ de Tamatave »), écriture de bande-dessinée (« Les naufragés du Djemnah »), collecte de souvenirs de poilus (« Mémoires de guerre de Pierre Ramampy », « Lettres de poilus » avec l'UACVD).

La France et Madagascar - Chemins de mémoire - Ministère de la défense
Tirailleurs malgaches à la Tremblade en 1917. Source : Carte ancienne. Collection privée.
http://www.cheminsdememoire.gouv.fr/fr/la-france-et-madagascar

« L'IMAGE DU TIRAILLEUR MALGACHE DE LA GRANDE GUERRE EST BROUILLÉE »

6 décembre 2018 : le présent article est publié dans TRAIT D'UNION avec l'aimable autorisation de la Société éditrice du Monde et d'Antoine Flandrin.

©Le Monde, "L'image du tirailleur malgache de la Grande Guerre est brouillée", auteur : Antoine Flandrin, journaliste au journal Le Monde, article publié dans l'édition numérique du journal Le Monde le 20 mai 2014, mis à jour le 23 mai 2014.

https://www.lemonde.fr/centenaire-14-18/article/2014/05/20/l-image-du-tirailleur-malgache-de-la-grande-guerre-est-brouillee_4422286_3448834.html

Entretien avec Arnaud Léonard, professeur agrégé d'histoire-géographie au lycée français de Tananarive à Madagascar et auteur de recherches sur l'expérience combattante des Malgaches (1914-1918).

Pendant la Grande Guerre, plus de 41 000 Malgaches ont été recrutés par l'armée française pour combattre en Europe. La grande majorité d'entre eux seront utilisés pour les travaux de génie.

Pendant la Grande Guerre, plus de 41 000 Malgaches ont été recrutés par l'armée française, dont 32 000 en 1917. Pourquoi cette ponction intervient-elle à ce moment du conflit ?

Arnaud Léonard : le pic du recrutement a lieu entre octobre 1916 et février 1917 : 50 % des combattants malgaches de la première guerre mondiale sont enrôlés à ce moment-là. L'armée française, qui subit une hémorragie, recourt au recrutement massif dans les colonies. Jusque-là le commandement français s'y était refusé. S'il a fait appel aux Algériens et aux Sénégalais dès les premiers mois de la guerre, celui-ci était très réticent sur l'emploi des troupes indochinoises ou malgaches, notamment en Europe.

Les tirailleurs malgaches qui ont été formés peu après que la Grande Île est devenue une colonie (1896) se portent pourtant volontaires, mais le général Gallieni s'y oppose. Le pacificateur de l'île, devenu ministre de la guerre (1915), estime que les Malgaches sont de médiocres guerriers. D'autre part, le commandement français craint que l'envoi massif de combattants indigènes provoque des agitations.

A partir d'octobre 1915, les idées développées par le colonel Mangin dans son livre *La Force noire* (1910), préconisant l'utilisation rapide et massive des troupes issues d'Afrique noire en cas de guerre en Europe, s'imposent. Mangin prévoyait d'envoyer en Europe le 19e corps d'armée regroupant des unités militaires d'Algérie et qu'elles soient remplacées par d'autres troupes coloniales. Les premiers bataillons malgaches sont donc envoyés en Afrique du Nord dans un premier temps.

Paradoxalement, au moment où les autorités françaises prévoient de recruter à Madagascar, celles-ci vont se heurter à des premières résistances. Elles mettent au jour les activités d'une société secrète nommée Fer, Pierre, Ramification (VVS) en décembre 1915. Ce groupe composé en grande partie d'étudiants avait des projets de modernisation de la société. Les autorités françaises s'inquiètent qu'elle ne perturbe l'équilibre social. VVS est accusé de complot. Cette société est démantelée, ses membres jugés lors d'un procès en janvier 1916. Les Français conditionnent leur libération à leur engagement. Ils doivent aller combattre en France. Mais l'écho que va avoir ce procès en France va freiner les ardeurs des recruteurs. La France ne veut pas donner l'impression de recruter à coup de bâtons. A partir d'août 1916, l'ampleur des pertes est telle qu'elle se résout à envoyer les troupes coloniales se battre en Europe.

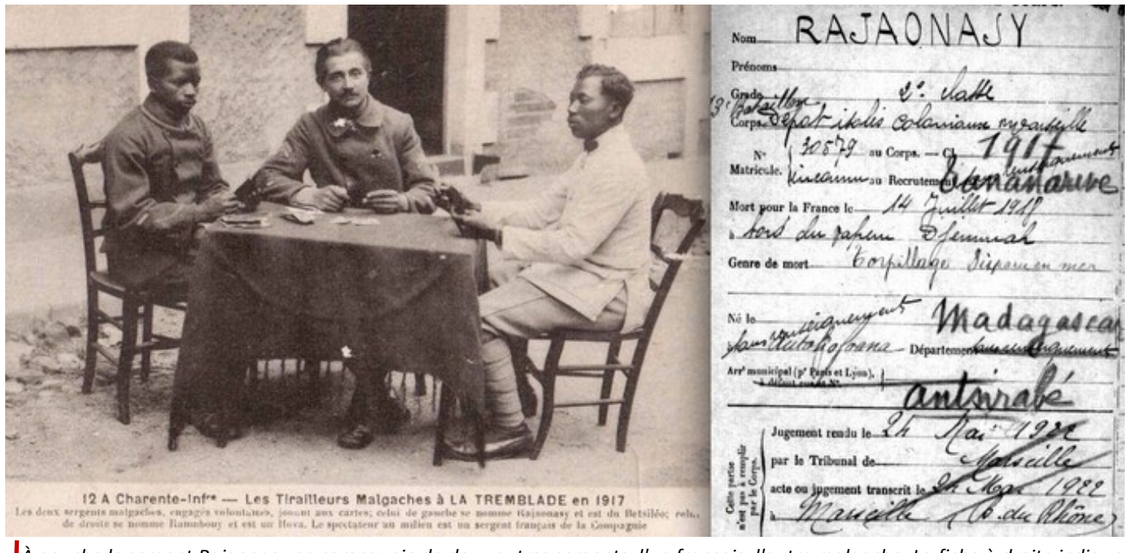
Le système du volontariat est employé avec un certain succès dans de nombreuses colonies françaises. Qu'en est-il à Madagascar ?

Entre octobre 1916 et février 1917, le recrutement est en grande partie contraint. Les documents d'archive indiquent que des stratégies d'évitement sont mises en place par les Malgaches. Les villages envoient des inaptes (estropiés, malades, etc.) : on espère que le chef du village aura fait son obligation. On assiste également à des désertions (lors des déplacements ou une fois arrivés à Marseille) et des mutilations volontaires. Mais ces stratégies ne marchent pas. La France va recruter sur des critères de sélection à la baisse. Des hommes malades ou de faible constitution physique vont être enrôlés.

En parallèle, des stratégies de recrutement vont être mises en place, notamment par le gouverneur Garbit, qui est un personnage complexe comme de nombreuses figures de la colonisation. Au-delà de ses ambitions, c'est un homme qui participe à la modernisation du pays, par la construction d'infrastructures, et qui va mettre en place un recrutement contraint. Il va reprendre le même système que dans les autres colonies : il fait appel aux élites locales en leur promettant du pouvoir et de l'argent. Chaque recruteur touche 2 francs par engagé. A l'époque, le salaire mensuel pour un fonctionnaire est de 30 à 40 francs. S'il engage 20 personnes, il double son salaire.

Une prime à l'engagement de 200 francs est promise à celui qui s'engage. La plupart des paysans qui sont endettés n'hésitent pas, d'autant qu'il y a des possibilité de délégation de solde à la famille. Il s'agit là d'une forme de motivation essentielle pour comprendre la masse du recrutement. Parmi les engagés, on trouve une grande majorité de riziculteurs des hauts plateaux, ceux que Gallieni avaient qualifiés d'ethnies les moins valeureuses.

Il n'y a pas d'insurrection au moment du recrutement. C'est certainement la prégnance des élites locales qui permet d'expliquer que dans beaucoup de colonies on retrouve certaines régions et pas d'autres. Le succès du recrutement au Tonkin, par exemple, s'explique en grande partie par la force du mandarinat.



À gauche le sergent Rajaonasy en compagnie de deux autres sergents, l'un français, l'autre malgache. La fiche à droite indique qu'il est mort pour la France le 14 juillet 1918 à bord du bateau Djemnah torpillé par les Allemands. Arnaud Léonard

Comment les hommes ont-ils été acheminés sur les terrains d'affrontements européens ?

La durée d'acheminement est de trois à quatre semaines. La route longeant la corne de l'Afrique avec une halte à Djibouti pour récupérer des tirailleurs sommalis est la plus employée. Les soldats sont acheminés par des messageries maritimes qui ne sont absolument pas prévues pour le transport de passagers. Ceux-ci dorment sur le pont avec des espaces de vie de trois mètres cubes. Beaucoup meurent à bord de maladie, mais les causes ne sont pas détaillées. Des torpillages de navires par des sous-marins allemands se produisent en Méditerranée, comme celui du *Djemnah*, parti de Marseille en direction de Madagascar, et qui coule en entraînant avec lui 436 personnes, dont quelque 200 Malgaches au large d'Alexandrie, le 14 juillet 1918.

Comment les Malgaches se sont-ils adaptés aux réalités du front ?

Les conditions de recrutement et d'acheminement expliquent en grande partie pourquoi ces hommes vont mourir principalement de maladies. Au terme d'une longue traversée, les tirailleurs qui étaient déjà pour la plupart de faible constitution physique arrivent affaiblis en France. Pis, contrairement aux autres troupes coloniales, les Malgaches ne passent pas l'hiver dans le sud de la France. Ils restent au front. Sur les photos de l'armée, on les voit construire des routes dans la neige.

Beaucoup d'entre eux viennent des hauts plateaux. Le commandement français pense qu'ils résisteront mieux à l'hiver que les Africains du golfe du Guinée. Et alors que 80 % des Malgaches sont recrutés dans des unités combattantes, ils sont en réalité affectés à des travaux de génie. L'expérience du feu va être très limitée pour les Malgaches. Ils partent pour combattre, mais on les transforme en travailleurs : ils construisent des fortifications, creusent des tranchées, etc. Autant le mythe de la chair à canon peut être discuté pour certaines troupes coloniales, autant, pour les tirailleurs malgaches, il n'y a aucun doute : lorsqu'on analyse les causes des décès, la mort au combat (tué à l'ennemi ou mort à la suite de blessures de guerre) représente moins de 10 % des cas. Près de 80 % des décès surviennent par suite de maladie (tuberculose, pneumonie, dysenterie...). A titre de comparaison, pour l'ensemble des soldats français, la maladie représente 12 % des cas de décès.

Comme pour les Indochinois, le commandement français juge au départ que les Malgaches manquent de force. Comment évolue l'image des tirailleurs malgaches au cours de la guerre ?

L'image du soldat malgache est très floue. D'une part, il y a peu d'études sur la question. D'autre part, les expériences combattantes sont multiples. Les premiers volontaires sont partis en forme, valeureux, gaillards. Ils sont suivis par un flot important d'hommes un peu moins en bonne santé, mais dont la vocation est de se battre. On est donc dans une image de valeur. C'est très important pour les troupes coloniales qui se comparent entre elles. Les Indochinois sont par exemple considérés comme des planqués par les autres troupes coloniales, parce que ce sont en grande partie des travailleurs.

Les Malgaches vont perdre de leur superbe, car ils ne vont pas combattre. Sur 22 bataillons malgaches présents en France à la fin de 1917, 15 sont affectés au génie sur le front, quatre au service de l'arrière, et trois envoyés en usines. Mais paradoxe suprême : un bataillon malgache va aller au feu avec la division marocaine et collectionner les décorations individuelles et collectives. Ceux qu'on appellera désormais les chasseurs malgaches vont accéder au rang de héros. A nouveau l'image de ces tirailleurs est brouillée. A Madagascar, ses exploits vont être gravés sur la douzaine de monuments aux morts érigés au lendemain de la guerre. Chose inattendue, ce ne sont pas les noms des combattants qui sont inscrits, mais le nom des batailles. S'il est une mémoire malgache de la première guerre mondiale, elle est militaire. De fait, très sélective : dans l'armée, on ne se souvient que du 12e bataillon de tirailleurs. Cette mémoire figée dès les années 1920-1930 subsiste aujourd'hui au sein de l'état major malgache.

Comment s'opère leur réintégration dans la société malgache ?

A leur retour, la plupart des tirailleurs malgaches veulent faire la peau à ces recruteurs considérés comme des planqués et des profiteurs. La lecture des rapports de police et les articles de presse en octobre et novembre 1919 est sidérante. On assiste à une extrême violence alors que la société malgache se caractérise par une grande maîtrise de soi. Des chefs de village sont pris à partie. Des rixes dégénèrent. Une trentaine d'anciens tirailleurs venus prêter main forte à des camarades tuent un policier. En octobre et novembre 1919, une centaine d'actes de violences sont relevés par la police : des bagarres, des rackets, des viols. Il y a sans doute une forme de « brutalisation », une forme d'accoutumance à la violence qui était étrangère à la société malgache.

Ce sont plus de 30 000 anciens combattants qui reviennent avec un statut différent. Ils sont revenus ayant exercé le métier des armes donc dans une autre catégorie. Leurs modèles sont différents. Il y a une perturbation de l'harmonie de la société dont l'organisation autour de groupes sociaux hiérarchisés est assez hermétique, tant sur le plan horizontal (ethnique) que vertical (des élites aux descendants d'esclaves). Comment réagissent les autorités françaises ? En mettant l'accent sur le fait qu'il faut se souvenir que les tirailleurs ont servi la France. Les autorités françaises vont essayer de les acheter et de les isoler en leur donnant des concessions forestières en marge des hauts plateaux. Nombre d'entre eux acceptent parce qu'ils prennent conscience qu'ils n'obtiendront pas mieux. Après ces deux mois de troubles, on assiste à un retour au calme.

Comment ont-ils compris, vécu, analysé leurs expériences ?

La mémoire des tirailleurs malgaches est blessée. Elle va rester en grande partie silencieuse. Ces hommes partis comme combattants ne sont finalement pas allés au feu. Mais ils ont vu l'horreur, ils ont vu l'homme blanc se livrer à des actes de barbarie. Ils ont subi cette expérience traumatisante, dans un contexte de hiérarchie entre dominants et dominés. Et pour finir, il y a ce retour : les Malgaches ont peur d'eux. Les Français, qui s'en méfient, achètent leur silence en leur donnant des terres.

Les ouvrages d'histoire spécialisés sur l'histoire des troupes coloniales dans la Grande Guerre affirment dans leur ensemble que la guerre aurait fait quelque 2 500 morts du côté malgache. Vous en avez compté 4 100...

Lorsque j'ai commencé à dépouiller les registres des morts pour la France, je me suis aperçu que de nombreux soldats avaient été mal identifiés. Les erreurs sont dans la plupart des cas évidentes. Quand on lit qu'un certain Radavidra a été identifié comme tirailleur sénégalais, il n'y a pas de doute possible. Dans les années 1920, comme aujourd'hui, pour bon nombre de Français, un nom ne fait pas une origine géographique.

J'ai donc entrepris de retrouver tous les tirailleurs malgaches morts pour la France. A l'époque, il n'y avait pas de moteur de recherche géographique pour retrouver les soldats. Il a donc fallu que je mette en place toute une méthodologie. J'ai surtout travaillé à partir de la récurrence des noms. Les travaux d'autres passionnés m'ont également beaucoup aidé. Au total, j'ai réussi à retrouver les fiches de quelque 4 100 morts pour la France nés à Madagascar qui sont toutes en ligne sur le site Tiraera (« tirailleur » en malgache).

Quel intérêt les historiens malgaches portent-ils à la première guerre mondiale ?

Les historiens malgaches sont peu enclins à étudier cette période de l'histoire. La répression par l'armée française des émeutes de 1947 qui a fait environ 30 000 à 40 000 morts reste le sujet de préoccupation majeure. D'autre part, la recherche est problématique, les documents d'archives sont rares et difficiles à trouver. Mais avec le centenaire, des initiatives voient le jour. Une exposition sur la première guerre mondiale aura lieu prochainement aux Archives nationales à Antananarivo.

Vous avez lancé un certain nombre de projets pédagogiques à l'occasion du centenaire...

En 2008 pour les 90 ans de l'armistice, des beaux projets avaient été lancés dans les écoles à l'instar d'« Un soldat de ma commune ». L'idée était de partir du monument aux morts de la commune, de lister les noms des soldats et de reconstituer leur identité en faisant des recherches dans le registre des morts pour la France et dans le registre d'état-civil de la commune. Et c'est ce que j'ai fait avec ma classe cette année.

Nous avons contacté les écoles des villages où étaient enterrés les soldats malgaches. Ainsi, le 28 mai, dans la nécropole de Rembercourt-Sommaisne dans la Meuse, près de Verdun, les élèves d'une classe du lycée de Bar-le-Duc liront un discours devant la stèle du tirailleur qui est originaire du quartier où se trouve le lycée français d'Antananarivo. L'exercice d'écriture du discours n'a pas été évident. Il fallait trouver une raison d'honorer la mémoire de ce soldat. Parce qu'il s'est bien battu ? Parce qu'il a servi la France ? Manifestement, non. En fait, ce qui peinait le plus mes élèves, c'est que ce soldat ait été enterré loin de son pays. A Madagascar, le culte des morts est très fort. Tant que les anciens sont honorés par les vivants, ils ne sont pas morts. A Madagascar, on procède au retournement des morts tous les cinq ans. On sort le linceul, on nettoie les os, on met des linges propres et on transporte le corps dans les rues du quartier. Ce rituel est extrêmement fort : les vivants vivent avec les ancêtres. Ce sont eux qui les orientent dans la vie de tous les jours. Pour honorer ce soldat, nous avons ainsi rappelé ce qu'il avait fait dans sa vie.

Pour la petite histoire, ce soldat est enterré dans une tombe avec une stèle musulmane. En réalité, il avait été inhumé une première fois dans un cimetière d'hôpital, avant de l'être une seconde fois à Rembercourt-Sommaisne où l'on avait regroupé les sépultures de Malgaches éparpillés en France. Pourquoi ce soldat a-t-il été enterré dans une tombe musulmane ? Les services funèbres ont dû être induits en erreur par le linceul recouvrant son corps. Les soldats musulmans étaient enterrés dans des suaires. Il y a donc eu une volonté de suivre le rite musulman, mais il y a eu méprise car ce soldat malgache n'est pas musulman.

Aujourd'hui, 35 Malgaches sont enterrés à Rembercourt-Sommaisne dans des tombes musulmanes. Mes collègues de Bar-le-Duc l'ont signalé à l'Office national des anciens combattants, qui étudie la question. Affaire à suivre...

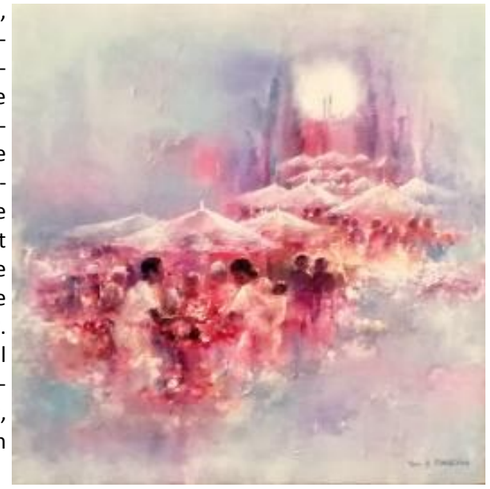
La France et Madagascar - Chemins de mémoire - Ministère de la défense
http://www.cheminsdememoire.gouv.fr/la-france-et-madagascar
Les tirailleurs malgaches avant leur départ de Madagascar pour aller combattre en France.
Source : mada.pro

JEAN ANDRIANAIVO RAVELONA FÊTE SES 50 ANS DE PEINTURE

La ville d'Asnières dans les Hauts-de-Seine célèbre du 30 novembre au 9 décembre 2018 les 50 ans de peinture de Jean Andrianaivo Ravelona intitulé « De Madagascar à Asnières, le voyage d'une vie ». Cet évènement s'articule autour de deux moments forts : le vernissage de l'exposition retraçant le parcours artistique ce jeudi 29 novembre et le concert du jubilé le samedi 8 décembre.

La ville d'Asnières dans les Hauts-de-Seine fête du 30 novembre au 9 décembre 2018 les 50 ans de peinture de Jean Andrianaivo Ravelona intitulé « De Madagascar à Asnières, le voyage d'une vie ». Cette célébration s'articule autour de deux moments forts : le vernissage de l'exposition retraçant le parcours artistique qui s'est tenu ce jeudi 29 novembre et le concert du jubilé le samedi 8 décembre.

Le vernissage s'est tenu au Château d'Asnières en présence du maire, de représentants de l'Etat malgache, d'amis artistes peintres exposant également, d'un public fourni d'amateurs et de connaisseurs ainsi que des principaux acteurs culturels de la communauté des originaires et des amis de Madagascar. Dans son discours empreint d'émotion, d'une profondeur inspirée, l'illustre artiste retrace les six périodes de son parcours : sa première œuvre en 1968 alors qu'il est élève de l'Ecole des Arts Appliquées à Madagascar, sa période « classique-réalisme » (1972-1975) et son perfectionnement auprès de l'Académie des Beaux-Arts de Carrara en Italie, la période « Tourments » (1976-1978) puis « Découverte » (1979-1981) à son retour d'Italie. Il se consacre entièrement à sa carrière professionnelle d'artiste peintre en 1981, quittant ses métiers de professeur de dessin, de peinture et d'arts graphiques et de cadre de société. Sa période « Espoir» (1981-1984) débouche sur la « Lumière » (1985-1987). C'est pendant ces années 80 qu'il trouve sa voie, créant le Ay Fanahy qui signifie vibration de l'âme, qu'il puise dans la méditation créative.



« Jean A.Ravelona peint pour exprimer l'inexprimable, pour rendre visible l'invisible et pour nous transmettre ce qui ne peut être perçu que par le cœur, sa peinture est inspirée au sens spirituel du mot : le chemin de vie » écrit Patrice De La Perrière dans la revue « Univers des Arts ». Ses principaux thèmes se nomment : Réminiscence, Lovakolo, Vers… et Vision de l'âme. Il est reçu à l'Académie Malgache en 1993 et élu « homme de l'année 1997 » pour la Culture et la peinture à Madagascar. Artiste international, il a exposé en Indonésie, au Kenya, dans les iles de l'Océan Indien, aux Etats-Unis, en Norvège, en Belgique, en Allemagne, en Espagne, en Italie et beaucoup à Paris : au Grand Palais, au Salon d'Automne, au Salon des Artistes Français et Indépendants, à l'Unesco. Malgré son caractère simple et sa modestie, ses œuvres font partie des collections du Musée de l'ONU à New York, outre celle du ministère de la Culture à Madagascar. Il est plus de vingt fois primé pour ses œuvres et invité d'honneur de différents salons prestigieux. Il a obtenu la Médaille de la Ville de Paris, le 1er Prix Manet au Salon ARGA, le Prix du Conseil Général de Seine et Marne, le Prix de l'Assemblée Nationale au Salon ADAC.

En point d'orgue de cette semaine du jubilé altoséquanais, partageant sa passion pour la musique, ses amis lui offrent un concert exceptionnel le 8 décembre en deux parties. Dans un premier temps, les compositeurs malgaches seront portés à la connaissance du public : d'abord le grand Etienne Ramboatiana (1930-2007), auteur de centaine de partitions classiques et « ba gasy » sera servi par le groupe Kolo Mozika avec « Ianao », « Fahatsiarovana », « Complainte », « Inspiration » et « Kaonseritra gitara » ainsi que Naly Rakotofiringa (1918-1983) dans « Toera-manirery ». Le groupe Kolo Mozika a été créé par Mahefa Ramanana-Rahary, guitariste et auteur d'un blog et d'une chaîne Youtube consacrés à Etienne Ramboatiana autour de jeunes Malgaches élèves ou sortants de conservatoire pour transmettre et pérenniser les œuvres écrites de compositeurs malgaches. Ensuite, Mara Carson, professeur de musique, guitariste virtuose et compositeur souvent primé, en particulier de musique de film fera découvrir ses œuvres. Jean A. Ravelona lui-même prendra sa guitare pour « Sompatra » morceau traditionnel chanté par Barijaona. Dans un deuxième temps, Mahery Andrianaivoravelona, professeur de piano en conservatoire et concertiste confirmé interprètera les versions Liszt du Auf des Wasser zu singen de Schubert et du Widmung de Schumann, la Barcarolle de Chopin, les Feux d'artifices de Debussy, Rachmaninov dans Liebesfreund de Kreisler et La Polka Italienne version Gryasnov. Viennent ensuite le Tango d'Albeniz transformé par Godowski, En avril à Paris de Charles Trenet transcrit par Weissemberg et enfin un extrait des études de concert de Kapustin, l'op 40 n°6 « Pastorale ».

De quoi satisfaire les plus exigeants des mélomanes et rendre l'honneur dû aux 50 ans de peinture de Jean Andrianaivo Ravelona.

Olivier Ramanana-Rahary

Photo Liva

Hanitra Salomon est la présidente de Havatsa Upem Frantsa, l'union des écrivains et des poètes malgaches en France. Digne petite-fille de Dox, monument de la poésie en langue malgache, profonde et fulgurante, elle nous offre l'émotion inspirée par la visite de l'exposition du Château d'Asnières.

L'ART D'AIMER

L'Artiste n'est que le messager
Il laisse vibrer son âme
Il ouvre grand son coeur
Et nulle ombre n'entame
Son lumineux bonheur
Ce qu'il fait, c'est Aimer

L'Artiste n'est pas l'être
Que la gloire encense
Que l'honneur transcende
Que la reconnaissance
Sur une page scande
Ce qu'il fait c'est Emettre

L'Artiste n'est que le passeur
De l'Amour qui inonde
Les âmes qui se savent
De l'Univers, du monde.
Rien d'ici ne l'entrave,
L'Art d'aimer... demeure.

Hanitr'Ony
02/12/2018

*****

HAITIA

Mpampita ihany ny Mpikanto
Mamela ny fanahiny hiainga
Mamoha ny fony hidanadana
Ka tsisy aloka handainga
Ny hasambaran-kazavana
Ny hainy dia Mitia tsy miato

Ny Mpikanto tsy ilay olony
Asandra-daza manakoako
Ampamiratam-boninahitra
Na pejy iray malakolako
Feno doka mitandahatra

Fa ny tokony no Atolony
Ny Mpikanto dia mpanafatra
Ilay Fitia ilomanosan'ny
Fanahy mifampiantso
Amy Tontolo izay aposany.
Tsy misy sakana hampikatso
Ny Haitia izay... mamahatra.

Hanitr'Ony
02/12/2018
(Nadikan'ny mpanoratra)

LE CHANT DU CYGNE

L'Art et le cinquantenaire du peintre ont touché sur les deux rives de l'Atlantique.

La noblesse de la peinture malgache par Jean Andrianaivoravelona sous les somptuosités décorées, de style rocaille du château d'Asnières, et ses plafonds à écoinçons sculptés.
Les figures sculptées de Jacques Caffieri, et ses bronzes dorés donnent un cadre majestueux aux fameux tableaux du peintre dont le style assez particulier nous semble rappeler des villes d'antan malgaches, des hiérarchies de figures traditionnelles perdues dans l'histoire, un défilement d'hommes, des scènes inexistantes dans le contemporain sous une toison de nuages éternels et floconneux, doucement teintée du ton rose du soleil couchant, de la grisaille du temps ou de l'azur du ciel ... nous transportant dans des siècles de lumière lointains ....villes mystiques qui s'enfouissent sous cette avalanche de flocons .... La signature de Jean Andrianaivoravelona dans un ensemble marouflé de la peinture de Brunetti.
C'est dans ce château protégé par Apollon et Vénus et les chimères dragonesques et serpentins de Guillaume Il Coustou qu'un opus malgache a choisi de célébrer le jubilé de son créateur.
Le tout accompagné de notre chant de cygne malgache, les sons des sodina et de la flûte et d'autres artistes talentueux qui s'alternent avec les concerts de Chopin, Liszt, Debussy Rachmaninov, Kaputin, Godowski.

par **Malial R.**

LE LUTH ET L'ÉCRITURE

Le parcours musical de Jean Andrianaivo Ravelona

Depuis ma plus tendre enfance, j'ai aimé créer, écrire, subjugué par le spirituel et l'art du combat. Mais ce qui bouillonnait au fond de moi étaient la peinture et la musique. La vie m'a conduit à la peinture et aux arts plastiques.
La culture et le don de Dieu émanant de mes ancêtres ont imprégné mon inspiration. La sculpture, la maroquinerie, la fabrication d'harmonium, le tissage de la soie, l'artisanat au féminin, le Rambotsy, objet d'art en argenterie et orfèvrerie conservées au Tranovola, musée du Rova, font partie des savoir-faire et des talents de mon ascendance maternelle. Mais ce qui les distinguait particulièrement étaient les chants et la musique résonants dans les églises : les femmes soprani et sopranissimi, les hommes ténors et barytons. Tout cela déferla dans mes tréfonds, modelant mon âme, qui me fît héritier de la culture « Ba gasy ». Oui, de profondes houles de l'esprit ont façonné le « Ba gasy ».
Les chants religieux ont secrété mes premières émotions musicales. J'inventais des instruments de musique et fabriquaient mes guitares. Et j'ai fait partie de ceux qui jouaient sur les tamboho avec les camarades. J'ai intégré le CNEM pour devenir l'élève d'Etienne Ramboatiana qui rectifia ma façon de jouer et m'ouvrit au monde du solfège et de la musique écrite pour le « Ba gasy ». Mes penchants me portèrent, non sur une carrière de concertiste ou d'interprète, même des meilleurs, mais davantage à la composition et l'écriture bravant l'interdit encore de règle au centre à mon niveau d'étude.
Puis j'ai été désigné pour fonder la chorale de la FJKM Peniela ce qui me permit de structurer et développer mon désir de composer, surtout pour les jeunes. Cette discipline devînt mon maitre.

Propos recueillis par **Olivier Ramanana-Rahary**

Photo fournie par Élodie Arnould
Crédit: Robin Gervais

ÉLODIE ARNOULD : UNE HUMORISTE À LA CONQUÊTE DE PARIS

Trait d'Union, c'est tout le portrait

Pour inaugurer cette rubrique, comment ne pas penser à celle qui a mis la RNS à l'honneur dans un numéro hilarant partagé sur les réseaux sociaux à peine quelques semaines avant le début de l'événement. En 2006, lorsque Trait d'Union sort son premier numéro, le mensuel veut donner la part belle à ceux qui font l'avenir. Décembre 2018, c'est la rupture dans la continuité, notamment avec des portraits où le micro du mensuel va plus loin : un portrait plus fin, dressé hors des sentiers battus, une jeunesse rebelle et citoyenne, heureuse et soucieuse à la fois. Des personnalités issues du monde du sport, de la culture et des arts, qui réussissent dans leur domaine et aujourd'hui pressenties comme les étoiles montantes de demain.

Vero Raliterason

UNE HUMORISTE 2.0 QUI MONTE, QUI MONTE ...

Élodie Arnould est de celles-ci. Rien ne prédestinait cette ingénieure diplômée de l'INSA-Lyon au métier de comédienne. Et pourtant. Élodie profite d'une mutation à Marseille pour s'inscrire dans un club d'improvisation théâtrale. « Pour se faire des amis et rencontrer du monde» lui conseille-t-on. Contre toute attente, auprès de ses nouveaux amis, son humour fait mouche, mieux, elle y trouve un véritable public toujours plus nombreux. De ses numéros réussis devant le public des Calanques, Élodie exporte son rire sur la toile et se produit à Lyon et à Paris.

Née d'un père métis, ses origines malgaches, Élodie Arnould, véritable artiste 2.0, en parle sans détours dans une vidéo intitulée « Quand t'es malgache » qui a créé le buzz avec 2 millions de vues sur la toile. Autant dire une déferlante. Portrait d'une femme, humoriste pour laquelle son nouveau métier est le prix d'une liberté qu'elle use sans retenue en croquant des portraits, mettant en scène nos travers et bêtises.

Théâtre Comédie Caumartin, fin du spectacle. Notre artiste vient de jouer « Absolutely hilarious » en compagnie d'autres jeunes du métier. C'est une jeune femme, d'un pas léger et d'allure bien mise, qui vient nous saluer, malgré les heures de route et de show qu'elle vient d'enchaîner. Accompagnés par son attachée de presse, nous nous dirigeons vers le hall d'un grand hôtel à deux pas de la Comédie Caumartin. Ambiance feutrée dans un salon où nous commencerons l'entretien dans le calme. Nous choisissons de nous installer dans le grand canapé rouge surplombé d'une affiche représentant l'Olympia, salle mythique située à deux pas et où on lui souhaite de voir un jour son nom en haut de l'affiche.

Pendant l'interview
Photo Tovo Randriamalala

Trait d'Union : Élodie Arnould, merci de nous accorder cette interview. Tout d'abord, dites-nous un peu comment le théâtre d'improvisation vous a emmenée jusqu'ici.

Élodie Arnould : Tout s'est fait petit à petit à vrai dire. J'ai toujours été une fille un peu rigolote depuis mon plus jeune âge, à faire le show sans cesse. Pour preuve, ma mère a ressorti une vidéo de moi à l'âge de 8 ans, j'étais déguisée en Elie Kakou, sans dents, on aurait dit une pauvresse ! *(rires)* Et donc le théâtre d'impro à raison d'une fois par semaine à Marseille puis, l'écriture d'un sketch suite à un défi lancé par un pote et la participation à des scènes ouvertes ont fait que, au fur et à mesure de mes sketches, tout cela a fini par constituer un spectacle programmé dans des salles de théâtre. J'avais toujours mon activité professionnelle à côté jusqu'à ce que le cumul des deux vies avec les nombreux déplacements ne soit plus gérable et que je décide d'arrêter mon métier d'ingénieur pour tenter ma chance. Je me suis même dit que peut-être le faire en tant que métier ne me plairait pas et finalement, la vie d'artiste me plaît !

TU : Aviez-vous des prédispositions ?

Élodie Arnould : Du côté de la branche maternelle, en effet à Madagascar, il sont nombreux à être chanteurs, notamment ma cousine Stéphanie Bachra « Tsy misy roiroy » qui a d'ailleurs participé à la soirée de la dernière RNS. Malheureusement pour ma part, je chante comme une casserole ! *[rires]* Donc je me suis dit que pour moi ce serait plutôt l'humour !

TU : Qui sont vos modèles dans le monde des humoristes ?

Élodie Arnould : Moi j'adore Florence Foresti, Franck Dubosc et Jérôme Commandeur, car ils ont leur « clown », quoi qu'ils disent, cela va être très drôle par leur façon d'être. J'aime aussi Alex Lutz qui est un super comédien. Ceux-là me font rire à coup sûr !

TU : Vous êtes née en France, comment vivez-vous votre double culture ?

Élodie Arnould : Je ne me pose pas forcément la question au quotidien, mais c'est vrai que par exemple, quand on rencontre un malgache dans la rue, on se reconnaît, on y va du petit clin d'œil au passage. On sait aussi que les Malgaches adorent chanter et que si on met trois Malgaches ensemble, la connivence est immédiate, et qu'il n'y a qu'avec des Français d'origine malgache qu'on arrive à comprendre certaines blagues sur les accents, les « j » qui deviennent des « s » etc.

cousins éparpillés à travers la France et avec lesquels on se promet depuis cinq ans de monter une équipe et au final, on se retrouve à manger des sambos en regardant les matchs !

TU : **Pouvez-vous nous parler un peu de votre vidéo sur la RNS ? Était-ce une de vos premières vidéos ?**

Élodie Arnould : Non, la première vidéo, qui a fait un buzz, est celle que j'ai intitulée « Quand t'es d'origine malgache » ; elle a fait 2 millions de vues, c'est avec cette vidéo que j'ai eu mes premiers followers. Celle de la RNS, je l'ai faite après quelques mois, parce que l'événement approchait et qu'en plus, cela se passait dans ma ville, à Lyon. J'avais tellement de choses à raconter sur la RNS, les trucs qu'on retrouve à chaque fois. La RNS, je connais et j'aime bien y aller ! Je vois au fil des années comment cela évolue. Au début, tu y vas vraiment pour le sport, puis quand tu es ado, ça devient un peu un lieu de rencontres [rires], tu y vas « habillée comme jamais » et ensuite tu y vas pour retrouver des amis, des copains, des ambiances malgaches et pour ma part, c'était l'occasion l'an dernier de voir chanter ma cousine Stéphanie Bachra. C'est aussi un moment privilégié en famille pour se retrouver avec mes potes

Photo fournie par Elodie Arnould
Crédit: Robin Gervais

TU : Vous êtes un peu devenue l'ambassadrice de la RNS par la même occasion !

Élodie Arnould : Oui c'est vrai, car il paraît que c'était un peu tendu à l'annonce de la mise en place d'un tarif d'entrée à l'accès au village, les gens disaient « oh non, on ne va pas y aller ! » ; puis après avoir vu la vidéo : « ah si, c'est cool, finalement on va y aller » *[rires]*. Le thème de la RNS c'est de se retrouver, donc c'est vrai que 3 euros, ça n'a rien de grave ! J'ai même pu voir Samoela en concert, j'étais à fond !

TU : Qui sont vos artistes malgaches préférés ?

Élodie Arnould : Stéphanie Bachra, Ari Nao avec sa chanson « Vazaha gasy » qui m'est restée en tête durant 3 semaines et que j'apprécie parce qu'elle parle vraiment aux gens comme moi d'origine malgache nés en France. J'adore aussi les chanteurs comme Wawa, Tsiliva, Din Rotsaka…

TU : Quels sont vos projets ?

Élodie Arnould : Je vais continuer à faire des vidéos et je joue actuellement à Lyon mais je vais prochainement venir m'installer à Paris à partir de janvier 2019 pour mon spectacle. Le théâtre Apollo où je me produis le 19 novembre est plus grand pour pouvoir faire venir un peu plus de monde et j'en suis très contente. À Paris, je me produirai plus régulièrement et les choses se feront petit à petit, j'ai hâte !

TU : Quel conseil donneriez-vous à un jeune qui voudrait suivre vos traces ?

Élodie Arnould : De se lancer tout simplement, les choses se font ensuite petit à petit. Il faut dépasser les blocages qu'on se met. Ce n'est pas simple, on se prend des bides mais il faut essayer pour ensuite ne rien regretter.

TU : Vous entretenez une relation très étroite avec votre public aussi bien sur la toile que lors de vos représentations. Est-ce que ce public ressemble à celui auquel vous vous attendiez ? Avez-vous eu des surprises ?

Élodie Arnould : En fait, mon public est très varié. J'ai récemment lu un commentaire qui disait *« ma fille de 9 ans a adoré ! »* alors qu'à la base mon spectacle n'est pas vraiment fait pour les enfants *[gêne]* « J'espère qu'elle n'a pas tout compris ! ». Mais il est vrai que j'ai un peu de tout, un public très métissé, parfois très jeune surtout pendant les vacances mais aussi plus âgé, car ils reconnaissent un peu leurs enfants ou petits-enfants à travers les bêtises que je peux raconter. Je m'attendais à avoir des femmes trentenaires comme moi et finalement, pas du tout ! J'ai même vu venir des groupes de collègues également.

TU : Dites-nous un peu comment nait un spectacle. Quels sont les situations ou événements qui vous inspirent ?

Élodie Arnould : Chaque jour, chaque rencontre peut être une source d'inspiration. Je prends des notes dans mon téléphone sur les situations drôles ou absurdes que j'observe puis je regarde laquelle d'entre elles peut être transformée en blague. Il n'y a rien de très préparé ni de scolaire, c'est quelque chose de spontané qui opère tous les jours et tout le temps et c'est parfois même un peu pénible, car mon cerveau ne s'arrête jamais, même lorsque je cuisine ! Mon entourage a l'habitude de tout cela et me supporte sans souci, car je n'ai pas changé.

TU : Pour finir, avez-vous un mot à adresser à nos lecteurs de Trait d'Union ? Que ce soit en français ou en malgache d'ailleurs.

Élodie Arnould : « Venez à mon spectacle, c'est très rigolo ! ». *[rires].* Et je ne parle malheureusement pas le malgache mais je le comprends. Petite, avec ma sœur, lorsqu'on tentait de parler malgache, mes parents se moquaient très fort ! Alors comme mot de la fin je dirais plutôt « Parents malgaches, ne vous moquez pas de vos enfants ; même s'ils ont un accent *vazaha**, il ne faut pas se moquer ! »

**vazaha :* européen

Vero Raliterason

Pendant l'interview
Photo Tovo Randriamalala

REGARDS

Musée du Quai Branly
Photos Liva

SOMMAIRE

p 27 **Edito de la rubrique Regards**

p 28 **Quand les arts montrent le chemin du ciel**

p 32 **Pierrot Men : sous l'objectif des fragments de vie côtoient le sublime**

p 34 **Le *romazava* au Musée : quête et saveurs**

p 36 **Un patrimoine hors des frontières : les enjeux d'une restitution**

UN ENTRE-DEUX

Avec sa nouvelle rubrique, Trait d'Union donne le champ libre à toutes les tonalités. Il multipliera les points de vue, élargira les angles et croisera les regards. À Madagascar comme en France. Ce nouveau rendez-vous mensuel du magazine en ligne reste fidèle à l'esprit initial et aura pour tâche de confronter des univers, laisser percer des saillies, favoriser les porosités. Avec « Regards », Trait d'Union veut initier et enrichir le débat avec une exigence dans le choix et le traitement des sujets ; à travers ses thématiques, la nouvelle rubrique portera en effet l'ambition d'un magazine qui veut surprendre, interroger, aiguiser le regard éclairé et critique du lecteur, et pourquoi pas, susciter chez lui des émotions. Cette nouvelle rubrique a l'ambition de livrer des réflexions et des analyses à travers des interviews et des articles, sous la plume d'experts, de bénévoles ou de citoyens en plaçant l'humilité au cœur de sa démarche. Si « Regards » peut permettre de faire de notre lecteur un observateur toujours mieux informé en explorant pour lui un entre-deux que constitue cet espace-temps situé entre l'île Rouge et l'hexagone, nous n'en serons qu'enthousiastes. Dans cet exercice difficile mais enrichissant, il s'agira de toujours porter haut l'exigence de la croisée des regards sans jamais nous satisfaire du journalisme en herbe ni nous départir de notre quête de l'authentique guidée par des valeurs morales et collectives au service de l'information du lecteur de Trait d'Union. « Regards » s'efforcera de rendre permanente la recherche du contact, celui de ceux qui font ou vivent l'évènement, celui de ceux qui analysent ou témoignent, tout en gardant à distance les dangers de l'opportunité et les pièges de la facilité. Sous le poids de l'héritage et l'influence des figures du journalisme.

Hanitra Rabefitseheno

QUAND LES ARTS MONTRENT LE CHEMIN DU CIEL

Photo fournie par Loïc Hervouet

Biographie Diplômé de journalisme, l'auteur de l'ouvrage "Comprendre les Malgaches - Essai et récits interculturels", a fait ses débuts à EUROPE 1 avant de travailler dans des rédactions régionales, à France Inter, puis auprès de RFI en tant que médiateur. Loïc Hervouet a également exercé en tant que journaliste auprès du Courrier de Madagascar dans les années soixante. Enfin, Loïc Hervouet a également dirigé l'École Supérieure de Journalisme de Lille de 1999 à 2005.

À travers cette exposition « Madagascar, les arts de la Grande Île » la volonté d'Aurélien Gaborit, commissaire d'exposition au Musée, est « d'approcher l'ensemble de l'art de manière artistique et esthétique ». L'exercice est réussi, le succès de l'exposition n'est pas démenti par une fréquentation comparable à celles des grandes expositions. Avec bonheur et délicatesse, Loïc Hervouet nous fait pénétrer un monde dont il en révèle la magie et en en extrait la quintessence : le vernaculaire touchant au sacré, l'artisanat s'inscrivant dans l'art, les objets et gestes du quotidien fondés sur l'authentique, l'art contemporain rangé parmi les arts traditionnels. Sous la plume de Loïc Hervouet, le monde séculaire de sociétés oubliées ou peu connues resurgit pour rendre dicible ce qui était jusque-là invisible car ignoré.

On ne se rend jamais à une exposition sur Madagascar sans une grande appréhension*. Quand on a vu le massacre de la Grande Île par le film hélas le plus célèbre qui lui est consacré** (non, pardon, qui lui vole son nom pour les besoins d'une entreprise mercantile), on craint toujours les dérives aguichantes, commerciales, ou même tout simplement les incompréhensions hâtives dont même les anthropologues professionnels ne sont pas exempts***.

Même si ce n'est pas trop malgache, venons-en directement au fait : cette exposition est une réussite absolue, un bonheur si total qu'on s'y rend plusieurs fois sans compter, sans se lasser, et qu'on se laisse pénétrer avec joie, au-delà du plaisir artistique, par l'intensité du contenu humain et spirituel des trois sections de la présentation qu'offre la galerie jardin du Musée jusqu'au 1er janvier prochain. Ne pas hésiter à bousculer son agenda d'ici là.****

Lorsque s'ajoutent des animations comme la découverte des brèdes malgaches (qui ne sont pas que **mafàna**) menée par ***Hetsika***, la confection de **sambos** (et pas de samoussas !), mais surtout la prestation exceptionnelle de *hira gasy* par la compagnie ***Rasoalalao Kavia***, venue tout exprès du village d'Ampahimanga, on touche à la plénitude de l'immersion retrouvée dans une culture et une façon de vivre authentiques et, comme ils disent à propos de la nature, endémiques..

Surtout oublions l'imposture de l'Exposition universelle, dite exposition coloniale. Ne retenons que la dernière grande présentation ***Ethnographie de Madagascar*** tenue au Musée de l'homme … en 1947. Voici donc 70 ans que Madagascar n'avait pas été « à la une » d'un grand musée parisien. Deux générations ont passé, mais au fond, Madagascar avait pour elle l'éternité.

---

celle-là même qui a saisi cet ami malgache, dont l'avis m'importe, à la parution de mon livre « **Comprendre les Malgaches », tentative osée en effet, qui lui faisait craindre le pire. Qu'il ait publiquement manifesté avoir été « bluffé » et rassuré après lecture m'a procuré l'un des plus grands bonheurs que puisse connaître un auteur.*

*****Madagascar**, dessin animé éponyme sorti en 2005, scandaleusement et sans aucun respect titré de ce seul nom magique et attirant. Un film colonialiste et racisant où les lions et girafes bien connus à Madagascar s'en donnent à cœur joie devant les seuls habitants intéressants du lieu : les lémuriens. Pire que le vol d'une oeuvre d'art : le viol d'une âme. Forfait commercialement répété avec Madagascar 2, puis Madagascar 3 puis en 2018, l'apothéose **Les pingouins de Madagascar**, sans doute aperçus sur une île éparse, et qui nous prennent pour des pigeons !*

****Ainsi cette persistante reproduction « professionnelle », de l'anthropologue historique à l'étudiant d'anthropologie d'aujourd'hui. Un anthropologue jésuite, en début de ce siècle, interrogea un autochtone : « Vous faites bien les **famadihan**a tous les sept ans ? » Peu soucieux de contrarier le grand savant blanc assez sûr de lui pour poser une question interronégative, l'interlocuteur, qui n'aimait guère dire non, ne dit mot ou n'émit qu'un grommellement qui resta incompris. Et qui ne dit mot consent. Ainsi naquit la « règle » légendaire, pieusement répétée d'ethnologue en ethnologue, selon laquelle tout Malgache « retourne » ses morts tous les sept ans. Cela tombait bien, voilà un chiffre 7 bien sacré chez les vazaha, et puis les bains des reliques royales, accompagnés de circoncisions collectives, ici ou là à Madagascar, ont lieu effectivement tous les sept ans. Peu importe que la réalité du rythme du **famadihana**, au demeurant contrainte aussi par les aspects économiques de la chose, soit soumise à l'essentiel : l'appel répété de l'ancêtre « qui a froid », ou au conjoncturel : l'occasion d'ouvrir un tombeau pour y faire place à un récent décédé.*

***** Musée ouvert les mardis, mercredis et dimanches de 11h à 19h, les jeudis, vendredis, et samedis de 11h à 21h. Fermé le lundi et le 25 décembre. Entrée de l'exposition 10€*

L'art sacré du quotidien

Voici qu'un instant de 2018, pour quatre mois, on s'approche à nouveau, à travers les Arts de la Grande Ile, de cette éternité. Insensiblement, mais sûrement, on va de mur en mur, de vitrine en vitrine, grandir en humanité au fil de notre cheminement, pour, dans la dernière salle consacrée aux sépultures, côtoyer le ciel au sommet des aloalos. En écoutant in fine la conférence-poème dite par la voix chaude de Jacques Lombard devant le vaste panorama des tombeaux *vezo* ou *sakalava*, en se laissant envoûter par la splendeur des sculptures de Jean-Jacques Efiaimbelo (dont j'ai la joie de posséder un zébu sculpté pour moi, acheté et non volé), on comprend bien, en tout cas on ressent que cette visite n'avait qu'un but : nous ramener ici face à la mort, aux mystères et aux secrets de la vie, éternelle bien sûr.

À la rencontre des 360 pièces réunies pour ce vaste projet, on va d'abord faire de la géographie, sinon de l'histoire des migrations successives, regarder l'inévitable œuf d'aepyornis, écouter l'incontournable Pierrot Men nous dire en paroles et en images l'amour de son regard sur son pays, mille fois photographié par ce peintre contrarié. Animation synthétique sur les migrations océanes, mais aussi belle carte sur les royaumes malgaches d'autrefois, pour ne pas être obnubilé par la capitale. Description des ethnies, des habitats et des coutumes.

Puis voici que l'art envahit le quotidien, qu'il y est omniprésent, de la boîte au coffre, de l'étui au pot, de l'ustensile utile au bois de lit imagé, avec toujours, en tous lieux et tous objets, l'omniprésence du sacré. Si l'on osait, on dirait que les Malgaches ne pensent qu'à ça ! La vie, la mort, la vie éternelle, entremêlées et indissociables, comme le « *je* » est indissociable du « *nous* ». *Isika malagasy …*

Tous les sens sont ainsi mobilisés, la vue bien sûr mais aussi le toucher, réel ou imaginé, de ces vanneries simples ou compliquées, de ces étoffes incomparables (ah, le film de la tisserande Madame Zo !), la souplesse et la variété de ces couvre-chefs ou la sonorité du valiha d'apparat, du tambour de fortune, et puis, surgissant de la cuisine à l'improviste, l'odeur du feu et le goût du riz (un peu absent de l'exposition alors que le Malgache en consomme 111 kilos par an !), voire celui du miel hors des pots *zafimaniry*.

Le monde des esprits

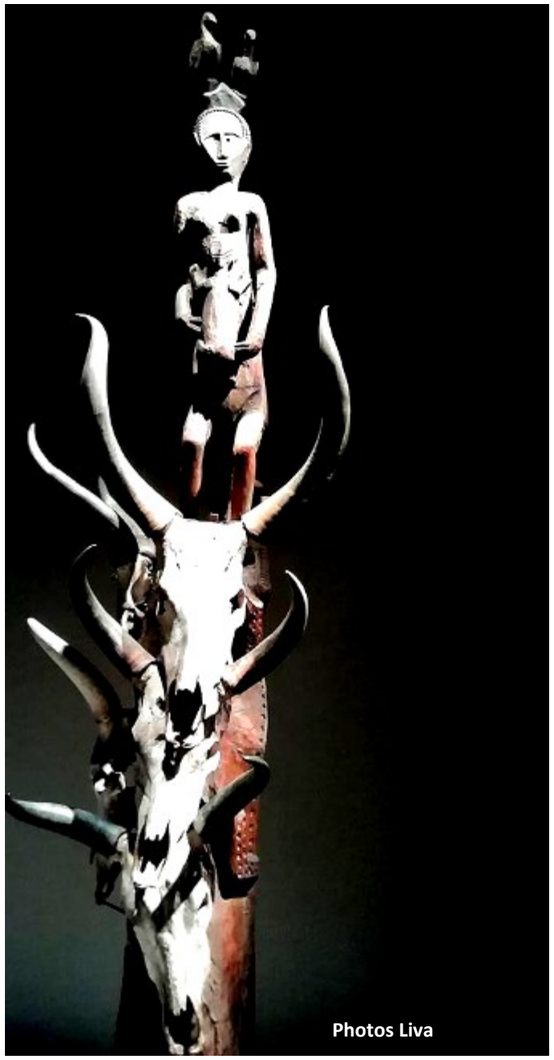
Le sixième sens malgache, celui qui permet seul d'accéder aux mondes invisibles et parallèles, s'impose alors, chemin faisant, à l'orée de la troisième partie de l'exposition, par des objets de cérémonie, statuette du bilo, ou des instruments de protection, ody individuel ou sampy collectif. Ils sont là par dizaines et dizaines, ces ody mohara, ody fitia, ampela, en bois ou en corne, en jonc, en verre ou en tissu. Qu'importe ! Tous sacrés, consacrés sans être brevetés, aussi puissants que l'esprit de ceux qui les portent quand ils y croient. Beaux à fendre l'armure, violemment beaux.

De ce monde spirituel, quoi qu'il paraisse avec leurs interpellations sur la vie quotidienne, les treize artistes du *hira gasy* nous rapprochent encore, tant ils évoquent en prose et en poésie les leçons des ancêtres, les messages bibliques. Catéchisme du quotidien d'une religion sans église, celle du peuple de Madagascar, qui de tout son corps et de toute son âme, touche à l'essentiel.

Trois mots pour finir : respect, cohérence et plénitude. La fierté d'être malgache.

Depuis trois mois déjà (il n'en reste plus qu'un), quai Branly au numéro 37, ou rue de l'Université au numéro 218, on met en valeur cette expression de la sagesse malgache selon laquelle *lanonana andro ririnina, mandravo ny fo sy fanahy*, *s'adonner aux réjouissances pendant l'hiver ravit le cœur et l'âme.*

Loïc HERVOUET



Photos Liva

Scène matinale à Andrambovato sur la ligne des chemins de fer FCE
Photo Pierrot Men

PIERROT MEN : SOUS L'OBJECTIF DES FRAGMENTS DE VIE* CÔTOIENT LE SUBLIME

Qu'apporte à votre avis une expo des arts sur M/car en France ?
Madagascar est une ancienne colonie française et c'est un pays plus grand que la France mais très peu de Français connaissent Madagascar. L 'exposition au Musée du Quai Branly offre une meilleure visibilité sur le pays et sa culture et son peuple.

Au Musée du quai Branly ? Quel regard portez-vous ?
La Grande Ile est multiple, faite de nombreuses ethnies, c'est difficile de montrer Mada en dix-huit photos seulement. J'avais envie de transmettre à travers mes clichés les valeurs et la dignité du peuple malgache à travers des petites choses de la vie quotidienne. C'est en quelque sorte une déclaration de sentiments à mon pays que je partage avec les visiteurs.

Quel message ou quelle problématique avez-vous voulu rendre visible en participant à l'expo ?
Mon but n'était pas de montrer un message ni de parler de problématique à propos de Madagascar. La photographie étant un art visuel, mon objectif était de montrer des images de Madagascar, en accord avec l'organisation et ma sensibilité artistique, mon regard si je puis dire, que chaque visiteur peut interpréter à sa manière, l'objectif étant de faire connaître et découvrir le pays autrement, culturellement plus précisément.

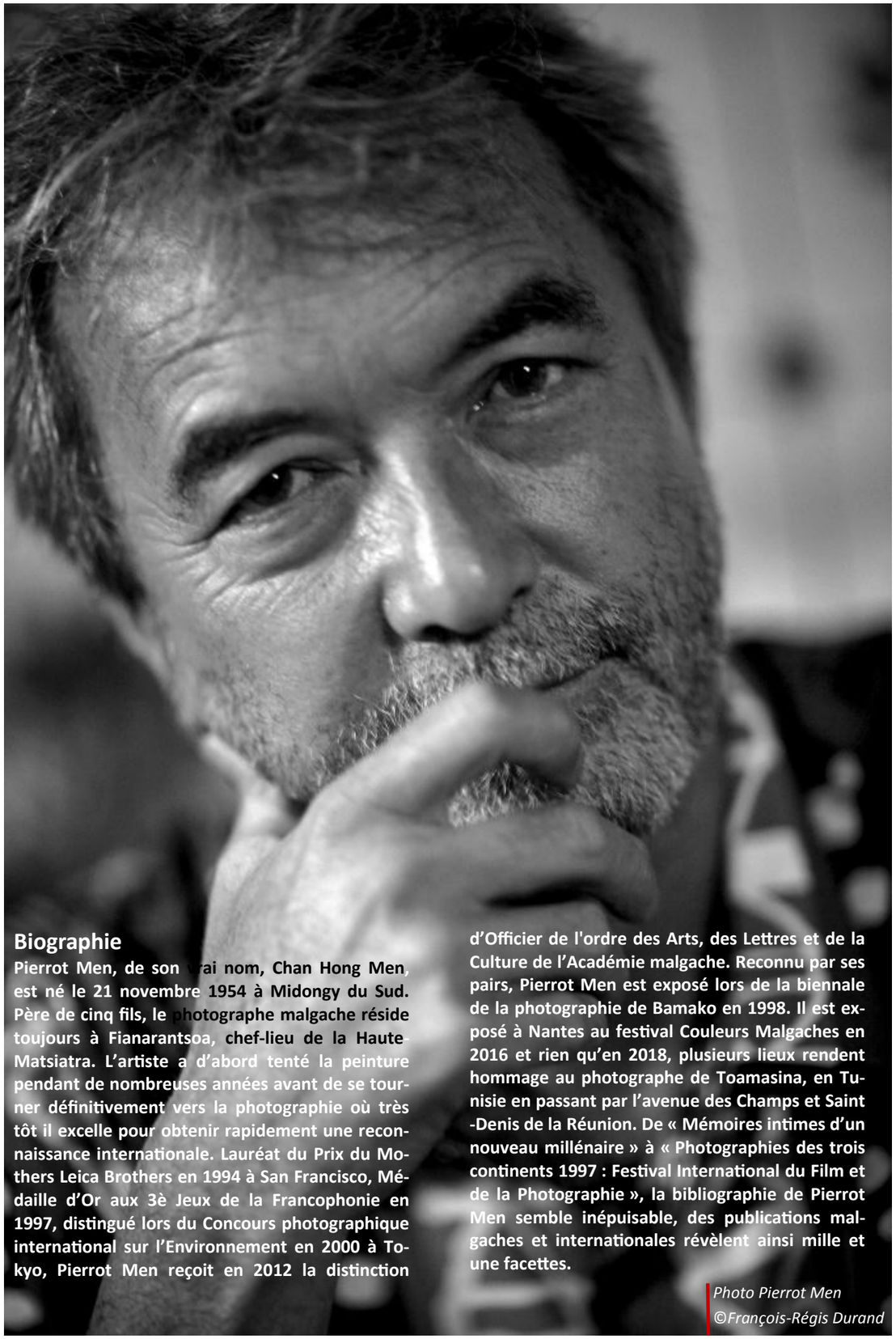
Comment avez-vous procédé au choix des œuvres ?
J'ai envoyé une cinquantaine de photographies au commissaire de l'exposition Monsieur Aurélien Gaborit et avec sa complicité on en a retenu dix-huit. Une sélection retenue par le musée reflète ma vision de Madagascar.

Et le lien arts de Madagascar et arts africains : cela a-t-il un sens pour vous ?
Chaque pays a sa propre histoire et sa propre culture d'où peut naître l'Art.
Géographiquement, Madagascar fait partie de l'Afrique mais selon moi, artistiquement, l'art de chaque pays, quel qu'il soit, est unique même si on peut remarquer certaines ressemblances dans les registres.

Un photographe est-il nécessairement un artiste engagé ?
Pour ma part, je ne sais pas écrire. Je m'exprime donc avec mes images. L'image peut être une forme de message, de témoignage et aussi une expression de la sensibilité de son auteur quel que soit sa personnalité.

Propos recueillis par **Hanitra Rabefitseheno**

**"Lors de mes prises de vue, je comprends parfois tout de suite ce que je vois ; mais il m'arrive de ressentir les choses sans les comprendre, de faire confiance à mon instinct, laissant le champ libre à l'instantané. Et c'est ainsi jour après jour que j'essaie de chercher et de dévoiler de minuscules fragments de vie, de temps, sans pouvoir les décrire, faute de mots exacts. En somme, je ne pourrais dire qu'une chose : je fais des images, juste des images… car réfléchir une image, c'est courir le risque de la voir disparaître." Extrait de Madagascar, fragments de vie. Pierrot Men. No comment Éditions, mars 2014, presses Escourbiac 2018.*



Biographie

Pierrot Men, de son vrai nom, Chan Hong Men, est né le 21 novembre 1954 à Midongy du Sud. Père de cinq fils, le photographe malgache réside toujours à Fianarantsoa, chef-lieu de la Haute-Matsiatra. L'artiste a d'abord tenté la peinture pendant de nombreuses années avant de se tourner définitivement vers la photographie où très tôt il excelle pour obtenir rapidement une reconnaissance internationale. Lauréat du Prix du Mothers Leica Brothers en 1994 à San Francisco, Médaille d'Or aux 3è Jeux de la Francophonie en 1997, distingué lors du Concours photographique international sur l'Environnement en 2000 à Tokyo, Pierrot Men reçoit en 2012 la distinction d'Officier de l'ordre des Arts, des Lettres et de la Culture de l'Académie malgache. Reconnu par ses pairs, Pierrot Men est exposé lors de la biennale de la photographie de Bamako en 1998. Il est exposé à Nantes au festival Couleurs Malgaches en 2016 et rien qu'en 2018, plusieurs lieux rendent hommage au photographe de Toamasina, en Tunisie en passant par l'avenue des Champs et Saint-Denis de la Réunion. De « Mémoires intimes d'un nouveau millénaire » à « Photographies des trois continents 1997 : Festival International du Film et de la Photographie », la bibliographie de Pierrot Men semble inépuisable, des publications malgaches et internationales révèlent ainsi mille et une facettes.

Photo Pierrot Men
©François-Régis Durand

©Benoît Anceau

LE *ROMAZAVA* AU MUSÉE : QUÊTE ET SAVEURS

11-Novembre 2018, dès potron-minet, une pluie fine et persistante va troubler la quiétude dominicale, commémoration de l'Armistice de la Grande Guerre oblige, les sirènes hurlent dans les rue de Paris, les itinéraires sont chamboulés, des stations de métro fermées, il en faut pourtant plus pour décourager le public du Musée venu remplir les ateliers culinaires de l'exposition. Animés par Hetsika, accueil, arts et culture de Madagascar, ils raviront petits et grands partis à la quête de l'histoire, l'étymologie et l'art d'une cuisine qui fait découvrir des mets et une culture qui a puisé dans des influences de Grèce, du Pakistan en passant par l'Iran. Sambosy, brèdes mafàna et romazava seront feront les délices des papilles au cours de deux ateliers interactifs où la maîtrise du geste importera autant que la découverte de légumes sous les tropiques pourtant si proches dans l'hexagone des légumes oubliés. Mais quelles motivations se nichent sous une participation peu ordinaire ? L'occasion pour Trait d'Union d'en savoir plus auprès de deux participantes. Élisa Bénistant, diplômée de Sciences-Pô-Paris et Sibylle Ribault, diplômée de l'ESSCA

Des liens familiaux

Pour Sibylle Ribault, parisienne, sa connaissance de l'Afrique s'est construite d'abord et avant tout sous l'angle des défis du développement avant un voyage dans le Maghreb au Maroc. Une cousine ayant participé aux programmes de développement et de formation d'une ferme agricole dans la région de Fianarantsoa lui livre encore par intervalles réguliers des récits sur la rencontre de la population, la culture et la langue. Élisa Bénistant puise sa connaissance de l'île d'abord auprès de sa famille. Son grand-père, Jean Fremigacci, a longtemps enseigné au Lycée Galliéni alors que sa mère et sa tante natives de l'île faisaient leurs études à Antananarivo. Depuis, l'attachement à l'île se nourrit d'une culture puisée dans les savoirs, leurs études et à travers les travaux d'un grand-père, historien, qui de retour en France a longtemps enseigné à la Sorbonne la période coloniale. Mais aussi « d'une mère qui tous les mois cuisine un *romazava* dont elle cultive les secrets et saveurs au grand plaisir d'une famille dont l'âme et le cœur n'ont jamais quitté l'île. Élisa : "mes arrière-grands parents ont enseigné à Madagascar dans les années 1930-40 ».

Des travaux de recherche

Élisa : « J'ai aussi rédigé un mémoire sur un programme visant à favoriser le passage de la culture du *tavy* à la culture en courbes de niveaux dans la région Betsimisaraka et à développer un outil permettant de garantir des revenus stables aux agriculteurs d'Anosy, Androy et Atsimo Andrefana faisant face aux aléas climatiques». Et ce, « avec un Institut de recherche américain, le Ministère des Affaires Étrangères malgache ainsi que des représentants locaux du ministère de l'agriculture malgache ». « L'approche était autant économique, sociologique, ethnologique ». Élisa insiste sur le besoin «d'analyser les cultures économiques, politiques, religieuses et organisationnelles pour construire une solution de long terme », un « travail de compréhension, de l'agriculture et de la place de la religion » dans les sociétés malgaches. »

©Benoît Anceau

Langue et poésie

Si les subtilités de la langue resteront sans doute impénétrables, la poésie et la mélodie du malgache n'ont pas échappé à l'oreille de nos interviewées, leur propos laissant deviner à la fois l'inattendu et l'enchantement : «j'ai adoré la présentation assez courte, assez simple », après présentation des équipes animant les ateliers, deux discours, l'un dans la langue de Rabearivelo – un *kabary* – l'autre dans la langue de Molière, précèderont une présentation aux multiples dimensions, historique, géographique, culinaire et culturelle. Sibylle s'est laissée emporter par les mêmes plaisirs ; « j'ai bien aimé [la présentation et le déroulé des ateliers] (…) ça m'a fait découvrir une langue chantante, musicale,…poétique.

Une image positive

Selon Élisa Bénistant, pour qui « il est important que Madagascar soit mis à l'honneur », la démarche des ateliers interactifs est peu commune : « Ce que j'ai vraiment trouvé intéressant, il est très rare de parler de Madagascar de manière positive, ça fait vraiment du bien et c'est important [de ne] pas tout le temps [parler] d'un pays où la démocratie ne marche pas ; (…) la nourriture, c'est quelque chose qui rassemble ». Pour Sibylle Ribault partage le même avis, ayant apprécié « de pouvoir découvrir des ingrédients, des plantes que l'on peut découvrir en France » ; « [partager des mets, la cuisine] rapproche des cultures pourtant très loin de chez nous. (Ces ateliers] complétaient très bien l'exposition, ce côté interactif, cette partie pratique, on participait en toute convivialité, avec les gens, c'était très sympathique ». Et terminant sur le sujet, le palais conquis en « ramenant chez soir, ce que l'on a préparé (…) : « nous avons tous embarqué à bord d'un taxi-brousse le temps d'un atelier.

Amitiés et appartenances

Nos deux jeunes diplômées auraient-elles découvert les ateliers et l'exposition sur « Les arts de la Grande île » sans des liens d'amitiés noués avec leur amie commune, commis de cuisine et ambassadrice le temps des ateliers ? Oui. Sans doute. Pour Sibylle, qui a visité plusieurs expositions au sein du Musée des cultures africaines, le Musée du quai Branly-Jacques-Chirac « est un haut-lieu de la culture à Paris » Élisa, quant à elle, se réjouit de nourrir « comme un petit sentiment d'appartenance à une communauté *malgachophile*». Hetsika a rempli sa mission : avec le *romazava* au Musée, faire découvrir Madagascar autrement, par le biais de la cuisine fait toujours l'unanimité à la croisée de cultures qui n'ont plus de frontières auprès d'un public en majorité peu habitué aux saveurs de l'île. Le *romazava* au musée : c'est une aventure entamée par deux jeunes parties à la quête d'autre culture du monde.

Hanitra Rabefitseheno

Photo Liva

UN PATRIMOINE HORS DES FRONTIÈRES : LES ENJEUX D'UNE RESTITUTION

L'exposition "Madagascar, les arts de la grande île" répond à tous les canons esthétiques d'un musée. On s'émerveille, on s'émeut, on médite devant des œuvres dont l'existence et leur beauté sont autant de surprises pour le visiteur ; l'art malgache dévoile des pans entiers de son histoire et d'une cartographie qui révèle de véritables trésors. Indépendamment de l'exposition inédite au Musée Branly, des questions surgissent. À qui appartient l'art ? De quoi est constitué le patrimoine culturel ? Quelles en sont l'histoire et la mémoire ? Comment l'institution et le citoyen se saisissent-ils des enjeux de la culture ? Des questions auxquelles nous sommes aujourd'hui confrontés en tant que citoyens dans le monde et citoyens d'ici et là-bas. Des plaques tectoniques qui continuent d'agiter le débat dans l'espace public. Réflexions.

Depuis plus d'un an, des questions dépassant les frontières agitent les sociétés ou à tout le moins des milieux concernés. Notamment le débat sur la restitution des oeuvres africaines spoliées lors de la période coloniale. Rien de moins. 28 novembre 2017 : l'auditoire frémit, il vit un moment de l'Histoire, oscillant entre incrédulité et émotion. Dans son discours prononcé à Ouagadougou, le président français vient de s'engager pour une restitution des oeuvres d'arts à leurs pays d'origine "d'ici cinq ans". La collecte d'oeuvres à travers tout le continent africain qui aura duré plus d'un demi-siècle, de 1885 aux années 1960, fait l'objet d'autres terminologies. Prédations, captations, spoliations ou collecte, violent ou minoré par le langage, le phénomène aboutira aux mêmes conséquences : des oeuvres d'art arrachées à des civilisations de manière légitimement condamnable pour avoir été lors de la commission de ces forfaits sous le joug de la domination coloniale.

L'implication est phénoménale ; des acteurs et experts sont, huit mois durant, consultés à Paris, à Berlin, Dakar et sur le continent africain, par deux universitaires, Felwine Sarr et Bénédicte Savoy, auteurs du rapport "Restituer le Patrimoine africain : vers une nouvelle éthique relationnelle". Des inventaires exhaustifs ont été réalisés par les musées conservant les œuvres d'arts africains et un travail de réflexion mené sur la notion de restitution. Pour les auteurs du rapport, il s'agit de construire de nouvelles relations, basées sur une éthique qui suppose une autre vision des relations que la France entretient avec les pays africains autrefois colonisés et inversement. À l'issue du travail de recherche et d'inventaire, mené dans une démarche exclusivement scientifique, la notion de restitution, discutée, débattue, puis tranchée lors de la concertation d'une vingtaine de personnalités au sein d'un atelier conduit en juin dernier au Musée Théodore-Monod, à Dakar, ne devrait plus souffrir d'ambiguïtés. Au topos idéologique que constitue la présomption d'incapacité qui pèse de manière condescendante sur les protagonistes que sont les personnalités issues des milieux institutionnels, culturels ou citoyens des pays africains nous pouvons opposer sans hésitation aucune que les pays d'origine sont entrés dans une nouvelle ère : la considération à juste titre comme sienne d'un patrimoine dont ils furent longtemps privés et dont l'absence hors des frontières ne modifie en rien la nature ni les fins de la collecte ; l'entrée dans un espace partagé où la culture, sa définition et son champ se confondent avec les contours de tous les continents. Et mieux encore : avant d'être dépossédées de leurs objets, de leurs oeuvres d'art, ces civilisations ont su les préserver, conserver de manière intacte parfois durant des siècles.

Enfin, faut-il rappeler que des oeuvres ont été acquises en toute légalité, une origine d'Afrique ne doit pas impliquer de manière hâtive une provenance douteuse. D'où tout ce travail d'inventaire des deux universitaires, avec l'appui d'équipes entières des musées, comme ce fut le cas au Musée du quai Branly-Jacques-Chirac, le lieu incontournable de l'art africain en France. Puis intervient la question juridique. Les objets d'art obéissent à trois principes inscrits dans le code du patrimoine : inaliénabilité, imprescriptibilité et insaisissabilité, ce qui rend la question de la restitution des œuvres complexe. Et pour terminer, au-delà de la restitution des oeuvres d'art aux pays africains, ce qui se joue est la notion de mémoire et de réparation. Ce qui se joue est l'avenir d'une culture parfois en péril, l'avenir d'une jeunesse qui ne peut avancer qu'en construisant son identité à travers une culture qu'elle s'est appropriée. Une culture étroitement liée à l'histoire d'une nation. Celle qui part à la recherche de traces perdues, manquantes ou fragmentées, celle qui reconstruit une mémoire arrachée à l'identité d'une nation. « La jeunesse africaine a droit à son patrimoine. Les Africains n'ont même pas accès à la créativité de leurs ancêtres. La reconnexion à cette histoire culturelle est aussi un élan vers l'avenir » souligne Bénédicte Savoy dans une interview accordée au quotidien Libération*. De l'importance de la défense d'un patrimoine. Y compris à Madagascar**.

Hanitra Rabefitseheno

** « Art africain spolié : «"il ne s'agit pas de vider les musées français » : article paru le 20/11/2018 sur le site du journal Libération ; www.liberation.fr ; auteurs : Catherine Calvet et Guillaume Lecaplain, journalistes du journal Libération. https://next.liberation.fr/arts/2018/11/20/art-africain-spolie-il-ne-s-agit-pas-de-vider-les-musees-francais_1693306*

***Madagascar : pièces inventoriées par les auteurs du rapport sur la restitution des œuvres, 7 590 pièces inventoriées.*

Nombre d'objets conservés au musée du quai Branly-Jacques Chirac au sein de l'unité patrimoniale « Afrique », par pays (frontières actuelles), selon la période de leur enregistrement à l'inventaire. Madagascar : 76 objets en 1884 ; 3 083 pièces sur la période 1885-1960 ; 4 196 pièces à partir de 1961 ; 426 pièces : date de l'enregistrement indéterminée. Rapport sur la restitution du patrimoine culturel africain de Felwine Sarr et Bénédicte Savoy. Page 136 ; 240 pages.
https://bj.ambafrance.org/Telecharger-l-integralite-du-Rapport-Sarr-Savoy-sur-la-restitution-du

Les cadres de l’équipe nationale de football de Madagascar,, les Baréas

Photo: Mika Sarry

EN ROUTE POUR LA CAN 2019, LES BARÉAS SE CHERCHENT ENCORE

Le plus dur est sans doute à venir. Le 18 novembre dernier, après la défaite des Baréas, le doute ébranle un public pourtant conquis. L'équipe vient de s'incliner face au Soudan lors des qualifications de la CAN. Après la consécration de Nicolas Dupuis sacré meilleur coach et de l'équipe nationale aux CAF Awards 2018, beaucoup reste à faire. Andotsiarovana Ratre, ancien joueur de l'équipe nationale cadets reste un fin connaisseur de ses coulisses et ambiances. Cet ancien joueur de l'équipe nationale cadets se réjouit des distinctions toutes fraîches des Baréas, mais ausculte ses défaillances. Analyse.

Entre l'enclume et le marteau

Les jeux ne sont pas faits, loin s'en faut. Le choix des joueurs se fait entre l'enclume et le marteau, la fédération ayant donné une liste de 10 joueurs locaux et 10 expatriés. Or, la volonté de Nicolas Dupuis était tout autre : convoquer tous les expatriés pour jouer au match afin de préserver la cohésion des groupes. Nicolas Dupuis peut se consoler, même se réjouir. Á souligner en effet une prise de choix : la première sélection de Jérémy Morel de l'OL, l'Olympique Lyonnais.

La défaite : erreur grossière ?

Mais comment se concentrer après avoir été qualifiés à la CAN ? Les Baréas semblent grisés par leur victoire, leur qualification historique à la CAN. Ils semblent éprouver quelque difficulté à rester concentrés sur leur objectif. Pour ne pas avoir eu l'occasion de fêter leur victoire avec la fédération, un flottement s'est fait sentir, sans que l'on nie le fait que peu de temps leur restait pour fêter la qualification après avoir battu la Guinée Équatoriale. Le match joué un mardi, les joueurs devaient néanmoins réintégrer leur équipe , qualifiés en effet à jouer en championnats le week-end suivant. Ceci explique t-il cela ? En effet, dans les jours précédant le match contre le Soudan, les Baréas croient tutoyer les sommets et n'hésitent pas à honorer les invitations, allant de réceptions en promotions diverses précisément durant la semaine de préparation. Erreur grossière ? On connaît la suite. Étaient-ils poings et pieds liés, fallait-il ménager des susceptibilités ou était-ce un trop-plein de confiance ?

De maigres moyens

À leur corps défendant, les Baréas sont aussi piégés par un manque cruel de moyens financiers. Les relations publiques leur permettant aussi de faire prendre conscience d'une situation sur la durée intenable, une préparation à la CAN face aux plus grandes équipes africaines suppose des moyens matériels, logistiques et humains dont la fédération n'assure que partiellement le financement. À quelle hauteur ? Pour l'heure, les versements reçus de la part des contributions privées suffisent tout juste à leurs besoins immédiats. Si la question se pose de manière si cruciale, une incongruité semble en effet se faire jour. Pourquoi faire venir des joueurs et ne pas le mettre dans la liste des vingt-trois ? Un regroupement de 27 joueurs parait quelque peu exagéré sans compter les joueurs venus de France et pourtant non intégrés dans la liste des 23. Des dépenses inutiles et une question qui en appelle une autre : la gestion des fonds était-elle organisée de manière efficiente ? Faire venir un joueur comme Toavina (Delba Kely) et Dimitri Caloin de France pour ne pas les intégrer ne fait que susciter des interrogations.

Une belle évolution

Est-ce que le coach avait fait le bon choix tactiquement ? Force est de constater que depuis l'arrivée du nouveau coach, les BAREA connaissent une belle évolution et les statistiques nous le prouvent, en dépit du match que nous avons perdu contre le Soudan, car les Baréas ont réalisé 70% de possessions et 17 tirs. Les esprits chagrins diront ceci : avoir le ballon ne veut pas dire gagner le match. Qui sait, peut être les soudanais ont-ils visionné le jeu de l'équipe nationale pour préférer subir et nous prendre en contre.

Mars 2019 : les Lions du Sénégal

En attendant des jours meilleurs sur plusieurs plans, financier, matériel, logistique et humain, comment maintenir son mental, se motiver à nouveau après une telle défaite à domicile ? Certes, nous sommes déjà qualifiés à la CAN, mais un match contre les Lions du Sénégal attend les Baréas au mois de mars 2019 et n'est pas moins important d'autant qu'il se disputera chez eux. Un bon résultat contre le Sénégal donnera confiance pour la suite et nos joueurs ont tout intérêt à prouver qu’ils ont mérité leur place aux qualifications, la défaite contre le Soudan serait alors perçue comme un faux pas, un mauvais souvenir à jeter aux oubliettes.

La fédération, une pièce maîtresse

Nous avons des joueurs de haut niveau qui jouent des matchs importants tous les week-ends ; ils savent perdre un match et rebondir au prochain. Par conséquent, comment préparer la CAN ? La défaite à domicile contre le Soudan nous amène à réfléchir et nous conduit à une obligation de moyens : trouver des idées et les bonnes stratégies, celle qui paient, celles qui puissent nous mener à la victoire. Car notre lucidité doit faire prendre conscience aux protagonistes, ceux aguerris à la fédération, comme ceux qui peuvent être des soutiens à une équipe en manque crucial de moyens, que ce ne sont pas de petites équipes au Cameroun. C'est peu de le dire. La seule façon pour bien préparer un tel tournoi est d’avoir une fédération bien en place et qui donne les moyens matériels et financiers suffisants pour des matchs amicaux et des stages de préparation.

Andotsiarovana Ratre

Faneva Andriatsima
Photo: Mika Sarry

FANEVA ANDRIATSIMA OU LA FORCE TRANQUILLE

Les allers-retours entre Antananarivo et Paris ne découragent pas le footballeur international évoluant à Clermont-Ferrand. Trait d'Union en profite pour lui demander une interview. Le coach des Baréas se plie à l'exercice, un moral d'acier, une énergie à revendre, bien déterminé à nous la transmettre. Entretien.

Vous avez créé la surprise après le match que les Baréa ont disputé le 16 octobre contre la Guinée-Equatoriale. C'est une qualification historique ou est-ce le résultat d'un long travail ?

Les deux. D'abord c'est le travail, car on a pu gagner trois matchs et on a fait un nul, il y a eu un gros travail même si ce n'est pas facile, on est solidaires surtout. Bien sûr, c'est historique car on a pu se qualifier au bout de quatre matchs sur six au même rang que des pays qui ont participé à la Coupe du monde ; le Cameroun, le Sénégal, le Maroc… mais je pense qu'il ne faut pas s'arrêter là. Il faut poursuivre nos efforts.

Ce résultat est-il dû au choix des joueurs, du sélectionneur ? Est-ce l'accompagnement de la fédération ?

La plupart des joueurs **sélectionnés** était des expatriés 15/23 sont issus de la diaspora et des joueurs qui jouent à l'étranger, ce qui n'était pas forcément le cas auparavant. C'est aussi grâce au coach qui a réussi à réunir tout le monde.
On parle de la RNS. Il y a beaucoup de Malgaches qui jouent en France, qui ont déjà participé à la RNS, je les invite à renforcer les rangs et nous rejoindre, un grand nombre de jeunes Malgaches sont actuellement dans les centres de formation en France, j'espère qu'eux aussi viendront. On n'est plus une petite équipe ! Notre objectif à la CAN en tout cas est de passer les phases de poule ; ensuite, tout peut aller très vite, car dans le foot les phases d'élimination directe, tout est possible. Au Mondial, pourquoi pas, dans 4 ans tout est possible, il faut surtout une bonne organisation, beaucoup de rigueur, il faut que tout le monde mette la main à la pâte pour faire évoluer les choses. C'est vrai, les enfants de la diaspora ne viennent pas, car on n'est pas forcement organisés, mais on a changé beaucoup de choses pour qu'ils puissent jouer sous les couleurs malgaches. Par exemple c'est à la RNS qu'on a aperçu Zoutar, j'ai rencontré son papa là-bas il y a 4-6 ans, il y a encore beaucoup de joueurs ayant son profit avec la 2^{e} génération. J'encourage les parents à soutenir les enfants dans cette voie.

Depuis, vous avez disputé le match contre le Soudan, de quelle étape s'agit-il au niveau de la CAN ? Comment expliquez-vous la défaite de votre équipe ?

Il reste deux matches, on a perdu le premier match, il reste le match-retour au Sénégal, vers la mi-mars 2019, on essaie de se préparer déjà, Ils ont 3 points d'avance, c'est la 1ère place qui est en jeu dans le groupe ; il faudra jouer avec beaucoup d'implication et de sérieux le dernier match rien que pour le prestige. Surtout à chaque fois qu'on se mesure à une grosse équipe africaine. Quoi qu'il arrive, on est qualifiés. On a une très bonne équipe, on va essayer de peaufiner notre cohésion les deux matchs. Même si individuellement on a les meilleurs joueurs on ne peut gagner sans avoir de cohésion.

Toute une préparation mentale participe à la victoire d'une équipe en compétition, cela est d'autant plus vrai lorsque les enjeux sont importants. Qu'en pensez-vous ? Comment préparez-vous l'équipe ?

Bien sûr, on joue pour gagner un match, mais nous les Baréa on n'a pas le droit de lâcher, parce que c'est notre fonds de commerce, on joue à fond. C'est un grand tournoi, j'espère que les Malgaches vont venir en juin pour soutenir l'équipe ; c'est du 19 06 au 19 07. Je pense, on n'a pas besoin de préparation mentale, quand on joue pour le pays, on donne tout ! On verra mais j'espère qu'on aura une très bonne préparation, qu'on aura le budget et qu'on pourra multiplier les matchs amicaux pendant la période de préparation de mi-mai à mi-juin. On est en tout cas très motivés.

Pouvez-vous décrire une journée des Baréa ?

Le petit-déjeuner est à 08h30, après on commence l'entrainement à 10h pour une durée de 1h30. On n'a pas de centre technique à Madagascar, on a 15 minutes de bus, on chante dans le bus, on arrive sur le terrain, on fait nos prières, on s'entraine après encore une petite prière, c'est notre rituel, en général on finit à 18h. On fait les soins, les massages, on n'a que deux kinés, mais on s'organise en fonction, on note l'heure durant laquelle il doit passer. J'espère que l'on va nous aider pour le billet d'avion d'un ostéopathe, c'est important pour les sports de haut niveau. Le staff médical, staff technique, les intendants pour les équipements, aujourd'hui, on n'a pas beaucoup de budget, on essaie comme on peut. On va essayer de trouver des partenaires privés, c'est ce que l'on fait avec Nicolas Dupuis, il faut bien s'organiser pour que les joueurs se concentrent uniquement sur le football.

Pendant les phases de préparations la fédération doit organiser des matchs amicaux car les matchs des championnats ne suffisent pas, mais ce n'est pas évident car le budget d'un voyage peut atteindre 60 000 dollars l'hôtel, les repas et les déplacements. Un regroupement en France c'est 40000 euros, c'est pour ça qu'on a des équipementiers, les sponsors ne paient que si on est bons, si vous voulez 4-5 masseurs, un ostéopathe, un podologue, 2-3000 euros, à gauche, à droite, la plupart des équipes africaines ont un financement de l'Etat, nous, on a juste les moyens de la FIFA, ils ont des primes. Comme toutes les sélections, on n'en est pas encore là, on joue, tout le monde pense qu'il y a une subvention, mais ça ne suffit pas, ils gèrent les championnats locaux, les équipes féminines, Beach soccer, avec toutes les catégories.

Quelles sont les chances de gagner la CAN ? Y croyez-vous encore ? Au-delà de la CAN quels sont les enjeux ?

Nous arrêtons le 15 mai, nous avons jusqu'au 15 juin. Avons-nous le budget pour se préparer en France, à Madagascar ? Disputer des matches amicaux, en plus il y a des normes internationales. Je pense que si on sort de la poule c'est déjà exceptionnel. On mettra toutes les chances de notre côté, prendre la 1ère ou la 2nde place de la poule. Comme il y aura 24 équipes je pense que ça sera 6 poules de 4 équipes.
Un bon résultat amènera des partenariats, des investisseurs en tout cas ça sera tout simplement bénéfique et une vitrine pour le sport malgache en général. C'est possible avec une bonne organisation, et de la rigueur, si on y arrive, c'est pour le futur, ce n'est pas forcement pour nous mais ça sera surtout pour nos enfants. Est-on sur la bonne voie. Il faut s'entraider, se parler, mais l'organisation, ça peut être beaucoup de choses, L'hébergement, les billets d'avion, on ne demande pas grand-chose, on n'est pas compliqué.
Cela devrait pas empêcher la fédération d'envoyer des personnels en stage pour que tout le monde s'améliore en parallèle, il faut avoir une capacité d'écoute, on essaie de faire bouger les choses, on n'est pas en guerre, on veut juste faire quelque chose de mieux pour notre pays, c'est pourquoi je tenais à cette qualification. 10% du budget initial… si on a ça, eh bien on y va. Bien organiser les voyages et l'arrivée des joueurs, privilégier le vol direct par exemple plutôt que d'un vol avec une escale, bien préparer, bien anticiper, ne pas faire les choses à la dernière minute. Sans la rigueur on ne peut rien faire en fait.

Peut-on parler de cohésion et de sens des responsabilités au niveau de la Fédération, dans quelle mesure êtes-vous accompagnés ? Quels sont les dispositifs qui ont été mis en place pour accompagner les Baréa ?

On a déjà la cohésion pour avancer, il ne faut pas oublier le travail au quotidien du coach, d'habitude certains auraient déjà arrêté faute d'organisation. Ce n'est pas facile de trouver des joueurs, mais grâce à lui on a pu par exemple réunir 15 expatriés qui jouent en Europe ou en Afrique dans les pays Arabes sur 23 joueurs,

L'élection du président est placée sous la tutelle de la FIFA et de la CAN ? Quels sont les évènements exacts qui ont conduit à ces organes à prendre une telle décision ? Sur le terrain comment se traduit cette tutelle ?

Sachant que c'est une institution qui ne dépend pas de l'Etat mais de la FIFA. Pour nous ça ne change pas grand-chose, je laisse les instances compétentes pour régler ça.

Le bînome Dupuis-Andriantsima, comment fonctionne-t-il ? Sur quelles valeurs collectives vous appuyez-vous pour consolider le mental d'une équipe ?

Les gens sont venus nous voir il y a 3 semaines à Paris, des jeunes de 12-13 ans pas seulement des gens issus de la diaspora, mais aussi des amoureux du foot. La diaspora peut nous soutenir aussi, mais il faut se donner les moyens, on a les moyens pour faire avancer les choses, j'espère que les Malgaches viendront nous soutenir à la CAN, parce que pour nous c'est important d'avoir ce soutien du public. C'est normal qu'on n'ait pas de club de supporters, mais imaginez la moitié des gens qui viennent à la RNS ira à la CAN, c'est déjà une très bonne chose ! On se sentira à domicile, on se sentira à Madagascar. .
Une association comme la vôtre peut faire ça, imaginer un village malgache au cœur de la CAN, je crois que la RNS est capable d'organiser une telle chose sans souci, organiser une RNS ce n'est pas facile, vous y arriver. Je pense qu'un voyage organisé pour la CAN sera une innovation et vous savez gérer un grand évènement comme ça

Victoire ou pas en juin 2019, que comptez-vous faire ?

Pour l'instant j'essaie de bien finir la saison au club, je reste concentré sur la préparation pour la CAN après pour la suite, on verra.

Qu'avez-vous fait pour le football malgache ? Quels sont ses forces ? Ses faiblesses ? Y a-t-il des opportunités pour les talents que vous détectez ? D'ailleurs comment procédez-vous ?

On a des joueurs très rapides, les petits gabarits, c'était notre faiblesse, maintenant on a trouvé l'équilibre en intégrant des joueurs qui ont des gabarits, ce qui nous manquait avant, avec ce mélange, on a une défense plus solide. Il y a aussi l'arrivé de Jeremy Morel son père est né à Diego Suarez qui s'est installé à la Réunion.

Vous avez joué dans quelle équipe à la RNS, à quelles dates, durant quelle période ? Comment êtes-vous arrivés à la RNS ?

Depuis que je suis arrivé en France, parfois je joue à Paris, à Lyon, des matchs en famille, avec des amis, mais j'y allais aussi pour emmener mes enfants pour voir cette ambiance familiale, retrouver les compatriotes. Je viens à chaque édition beaucoup sont restés des copains. Même si ce n'est pas toujours possible à cause du calendrier du club.

Comment vous est venue votre passion pour le foot ? Quand avez-vous fait le choix d'en faire votre métier ?

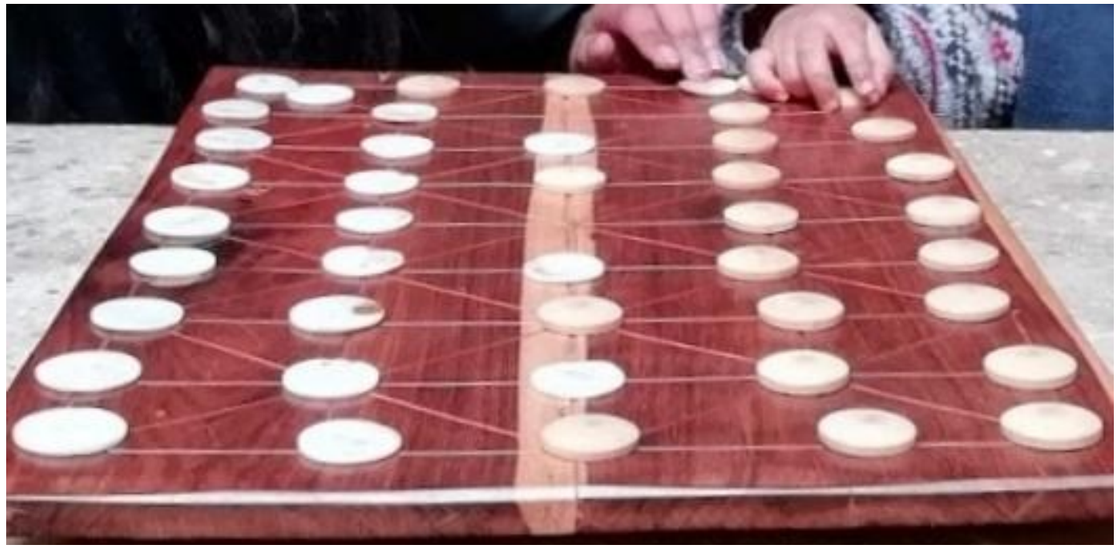
J'ai eu mon bac en 1999, mais mes parents ne voulaient pas que je joue au foot, ils voulaient que je continue mes études, je leur ai annoncé que j'allais rentrer dans un club, j'ai eu la chance de jouer dans un grand club à Madagascar, un Lyonnais, entraîneur d'un club qu'on a rencontré lors d'un match comme ligue de champions en Afrique m'a proposé de venir en France en 2007. Ma carrière pro a alors démarré,j'avais 23 ans, je voulais être ingénieur électro-technicien, après, c'est le destin, ça fait onze ans que je suis en France je suis très cotent aussi.

Si vous devez vous définir, qu'aimez-vous le plus ? Que détestez-vous le plus ? Quels sont les rêves qui vous portent aujourd'hui ?

J'aime partager, je déteste l'hypocrisie. Je rêve de remporter la CAN. Mon bonheur au quotidien c'est de voir grandir mes enfants. Mes enfants ont 5 ans et 8 ans.

Propos recueillis par **Njara Huberto Fenosoa** et **Hanitra Rabefitseheno**

Photo fournie par Faneva Ima



Le jeu du Fanorona

LA CULTURE DANS TOUS SES ÉTATS

Des étiquettes devenues clichés sont collées au dos du Malgache tant par les non Malgaches que par nos compatriotes eux-mêmes. Si on reconnaît à notre peuple unanimement la patience comme vertu fondamentale, d'aucuns voient en cette qualité une faiblesse, une pleutrerie, voire une lâcheté. Si on doit admirer la pudeur du Malgache qui, au lieu de dire crûment les choses, prend le détour des proverbes et des métaphores pour exprimer ce qu'il pense, des « penseurs » peu ou mal avertis auront vite fait de parler de pudibonderie ou d'hypocrisie.

Cette rubrique a pour ambition d'apporter à tous nos lecteurs un éclairage et un angle qui, pour les uns, seront inattendus et pour beaucoup édifiants.

Nous désirons que tout un chacun y puise qui de connaissances nouvelles, qui de découvertes surprenantes, qui de faits rassurants.

Dans tous les cas, l'atmosphère sera sans doute studieuse et réflexive mais, soyez-en sûrs, elle sera détendue et conviviale.

Les sujets traités sous cette rubrique seront éclectiques pour que chacun trouve sel à son potage : défense et pérennisation des valeurs ancestrales, mieux parler et mieux écrire le malgache, se familiariser avec les « monuments » de la littérature malgache traditionnelle ou contemporaine, profiter des recherches de nos têtes pensantes, rire ou se triturer les méninges au travers des jeux, énigmes et facéties à la malgache…

N'en disons pas davantage. Vous avez déjà l'eau à la bouche.

Mais avant que vous ne plongiez dans la lecture de la rubrique, permettez-moi de vous proposer un « truc » contre les détracteurs du Malgache. Si vous êtes face à l'un d'eux et qu'il vous assomme des défauts et travers du Malgache, répondez sourire en coin : « Vous avez sans doute raison car justement, le Malgache a les défauts de ses qualités et les qualités de ses défauts ».

Avec ce que vous savez et ce que vous saurez du Malgache, vous n'aurez pas de difficultés à justifier votre affirmation.

Abel Andriarimalala

LE FANORONA
NOBLESSE, SAGESSE ET GRANDEUR D'ÂME

Une surface plane quelconque –le sol, un carton, une table, une anfractuosité de rocher…-, de quoi tracer des lignes – charbon, craie ou stylo…-, quarante- quatre petits cailloux ou petites graines dont la moitié verts et l'autre moitié rouges, et nous voici prêts à jouer accroupis, assis ou debout, au « Fanorona ».

Mais attention ! Comme variétés de pions, choisissez plutôt, sur les conseils de Eris Rabedaoro, des graines de haricot – « tsaramaso »pour avoir le regard vif-ou de maïs – « katsaka » pour être un fin fureteur et négligez les pois de Bambara –« voanjobory », pour ne pas être « bory rambo, bory tandroka ou boribory » tout court.

Le fanorona se joue à deux ou à deux équipes, partout, avec le minimum de matériel et sans bourse délier.

Un jeu dont les règles s'apprennent en un quart d'heure, mais où l'on passerait toute sa vie pour en maîtriser les subtilités.

En fait de « subtilité », son appellation même en est déjà une.

En effet, plusieurs hypothèses ont été avancées sur ses origines et son étymologie par des lexicologues comme Richardson, des chercheurs comme les Chauvicourt ou des esprits éclairés comme Ramanetaka ou le Pasteur Randzavola, mais aucune ne semble faire l'unanimité.

Il faut d'abord souligner que le terme « Fanorona » n'a pas été apporté par les migrants successifs – indonésiens, bantous, arabes et autres swahilis-

D'après les recoupements de nombreux chercheurs, le « Fanorona » daterait du XIV è siècle, donc du temps des rois Vazimba qui ont régné sur les tout premiers habitants de Madagascar. Ce qui signifie que le jeu, ses règles et son jargon sont inconnus de ces migrants qui ont peuplé Madagascar par la suite.

De même, aucun des termes utilisés au « Fanorona » passés dans le langage courant ou contenus dans certains proverbes ou dictons n'est trouvable dans aucun substrat indonésien, bantou, swahili ou sanskrit. A titre d'exemples, le mot « laka » de l'expression « tompon'ny laka », « paika et vela », dans le dicton « tsontsam-paika ka matim-bela ».

Pour le nom de « Fanorona » lui-même, c'est James Richardson qui semble avoir trouvé le bon radical – sorona- mais il n'en a donné qu'une acception : la notion d'attiser le feu que nous trouvons dans « misorona afo ». Or, « sorona » signifie également *sacrifice*. Ce qui « colle » davantage à l'esprit du jeu qui consiste, entre autres, à sacrifier délibérément deux pions pour en capturer quatre ou plus chez l'adversaire. Mais qu'importe le nom pourvu qu'on ait le plaisir.

A ses débuts, le Fanorona était le jeu des souverains qui s'en servaient comme support d'un plan de bataille ou des souveraines pour occuper leur après-midi.

Un plaisir mêlé de fierté justifiée d'ailleurs car ainsi donc, le Fanorona serait un jeu typiquement, authentiquement et exclusivement malgache comme le sont les termes de son jargon : *riatra, laka, foina, paika, vela…*

A ses débuts, le Fanorona était le jeu des souverains qui s'en servaient comme support d'un plan de bataille ou des souveraines pour occuper leur après-midi, puis le peuple s'en est approprié pour en faire son passe-temps de prédilection, tant et si bien qu'on trouve des tracés de « fanoron-tsivy » aussi bien dans les pièces des palais royaux ou aux alentours des « rova » que sur les places du marché ou autres endroits publics. Aujourd'hui, le plateau de « fanorona » de la reine Rasoherina est encore exposé au Musée d'Antananarivo..

Dire que le « fanorona » appartient à l'Histoire de Madagascar et en fait partie est un lieu commun. Toutefois, ce qui l'est moins, c'est qu'il était à l'origine de décisions sociales ou politiques primordiales.

Il était fréquent qu'un futur gendre se mesure à son futur beau-père au « fanorona » pour prouver son intelligence et son sérieux. On raconte qu'il rentre bredouille s'il ne se délivre pas du « vela ».
On rapporte qu'Andriantompokoindrindra, qui devait succéder à son père, n'a pu monter sur le trône, car il était arrivé après son frère cadet Andrianjaka à la convocation de Ralambo sur son lit de mort. Le prince avait un « dernier coup » à donner au « telo no ho dimy ».
Ajoutons-y le destin de ce roi betsileo qui aurait été burlesque s'il n'était pas tragique : Lors d'un assaut de l'armée de Radama, il était juché en haut de sa porte de pierre. D'un œil, il scrutait l'arrivée des assaillants. De l'autre, il surveillait un jeu de fanorona. Je ne peux pas vous dire dans quel œil il reçut la balle de Radama, mais pour l'avoir reçu, il l'a bien reçu. « Tsy mihomehy loza aho », dira un Malgache sans vergogne. C'est dire si le jeu est prenant et accaparant au point que le roi Andrianampoinimerina a interdit sa pratique pendant la saison des pluies afin que le peuple puisse s'occuper des rizières. Ce qui a d'ailleurs donné naissance au dicton : « Les conversations font perdre du temps et le « fanorona » oublier les obligations ».A propos de dictons, les expressions et proverbes se rapportant au « fanorona », peu nombreux au demeurant, ne sont pas à l'avantage de celui-ci. Ils montrent surtout les exemples à ne pas suivre, du genre « miverina ilalana toa fanoron-dratsy » ou « tsontsam - paika ka matim-bela ».
Ce qui nous amène déjà à déduire que ce jeu n'a de ludique que l'habillage. Quand deux joueurs ou deux équipes de joueurs chevronnés s'affrontent, les supporteurs des deux côtés aves leurs encouragements ou leurs vociférations sont aussi enflammés que lors d'un combat de taureaux. A l'inverse des jeux d'esprit qui requièrent concentration et vigilance soutenue, tels les échecs ou les dames, le fanorona est inséparable des railleries et des invectives sarcastiques entre joueurs, communément appelées *dontany sy kapotandroka*, quelquefois *vonovorona,* dont le but est de désarçonner mentalement l'adversaire. Ici, les protagonistes s'affrontent non seulement sur le terrain de jeu mais aussi et peut-être surtout sur le terrain de la littérature, car ils s'affrontent en hainteny, tout en déplaçant les pions.

LE FANORONA : MISE A L'ÉPREUVE DE LA SAGESSE

Les connaisseurs sont unanimes à reconnaître que le fanorona est un jeu de stratégies. Certes. Mais qui dit stratégie dit guerre, donc conflit, mésentente, discorde et affrontements armés. Le fanorona, dans l'application de ses règles, n'a aucun rapport, direct ou indirect, avec ces notions. Au contraire, le vocabulaire usuel du fanorona est celui d'une convivialité dînatoire, déguisée peut-être, mais authentique, sincère et réciproque, sûrement : *« omeko vary eto, dia mihinana aho ery ». (Ici, je lui donne du riz à manger, et là-bas je mange à mon tour*).
Mais n'oublions pas pour autant que le but ultime est de faire disparaître la totalité du riz adverse du plateau de fanorona. Il faut donc à chaque joueur et écouter les quolibets de l'autre et préparer une répartie plus saillante, et mémoriser les coups précédents pour éviter la plus petite erreur, et anticiper sur le coup suivant. Ce qui exige, outre le discernement et la perspicacité, une endurance physique et mentale à toute épreuve. Les parties de fanorona pouvant durer toute une journée, voire au-delà, quand les « vela miteraka » se succèdent, n'en sortira vainqueur que celui dont la sagesse aura surmonté toutes les difficultés du parcours. Et c'est là que s'illustre de façon magnifique le postulat selon lequel la sagesse est source de longévité et non l'inverse.

LE FANORONA : ÉCOLE D'HUMILITÉ ET DE TOLÉRANCE

Nous évoquions, il y a un instant, la notion de « vela » en fanorona. Le moins qu'on puisse en dire, c'est que ce « vela » est la concrétisation par excellence de l'esprit d'équité et de tolérance. Il s'agit en effet, pour celui qui est sorti victorieux de la première manche appelée « riatra » d'accorder une partie de rachat à son adversaire. Ce n'est donc pas dans un esprit de revanche que le vaincu aborde cette deuxième confrontation, mais dans celui de quelqu'un qui est redevable d'une dette d'honneur et qui doit montrer qu'il mérite cette mansuétude en gagnant le « vela ».
En voici l'explication dans sa lettre :
Le précédent vainqueur conserve ses 22 pions qu'il dispose comme pour une partie normale tandis que son vis-à-vis a droit à 5 pions qu'il dispose à sa guise. Le « mangeur de vela » -le perdant- utilise ses 5 pions pour éliminer un à un les pions de son adversaire qui, lui, n'a pas le droit de « manger » mais seulement de déplacer ses pions, afin d'en mettre cinq dans des endroits stratégiques, et ce jusqu'à ce qu'il ne reste que cinq pions de chaque côté. A partir de là, les deux jouent une partie normale.
Si vous voulez bien, arrêtons-nous donc un instant sur le terme « vela » lui-même. C'est un mot radical d'usage courant dont la première acception est l'idée de reliquat que nous trouvons dans « sisa tavela ». La deuxième acception est celle de laisser ou confier quelque chose à quelqu'un : mamela sakafo ho an'ny ao aoriana, mamela hafatra. Mais le terme change totalement de contenu dans le verbe « avela », où il devient « idée de concession ». Idée que nous trouvons dans « aza avela raha tsy… » et qui signifie, n'aie aucune pitié, ne fais aucune concession » Nous retrouvons d'ailleurs le terme qui sera réutilisé par les traducteurs de la Bible et de l'Evangile, dans l'expression « mamela heloka ». Accorder un « vela » à un adversaire battu, c'est donc lui accorder la chance de se réhabiliter dans son honneur. En effet, celui qui ne réussit pas à se défaire de son vela est un « matim-bela » et se fait jeter l'opprobre.
A ce stade de notre développement, nous comprenons pourquoi le « Fanorona » n'est pas un jeu d'argent. Pour en revenir au jeu, s'il y a une deuxième défaite, il y a un nouveau « vela » qui est l'enfant du vela précédent dont le vaincu doit s'acquitter en plus du premier. C'est le « vela miteraka » (le vela qui fait des petits).
Il n'est pas rare d'assister à des spectacles infâmants où le vaincu se met à genoux devant son adversaire et lui lèche la semelle (milelaka faladia). On peut en effet comparer ce perdant, qui s'est mesuré à bien plus fort que lui, à quelqu'un qui vit bien au-dessus de ses moyens et qui n'arrive plus à rembourser ses emprunts. C'est là, la leçon d'humilité du fanorona.
De son côté, le vainqueur se montrera grand seigneur et se contentera de dire, non sans condescendance : « Tu me dois trois vela, choisis le jour où tu t'en défe-ras ».-
Ce qui est quelque peu paradoxal dans le fanorona, c'est qu'il est un simulacre de guerre avec tout ce que la guerre convoie en tactiques, en stratégies et autres mouvements d'attaque et de défense. Et pourtant les pratiquants ne se traitent pas en adversaires, encore moins en ennemis. Tout se passe comme si l'ennemi commun était un esprit malfaisant qui veut à tout prix vider le support du fanorona de son contenu.

Accorder un « vela » à un adversaire battu, c'est donc lui accorder la chance de se réhabiliter dans son honneur. En effet, celui qui ne réussit pas à se défaire de son vela est un « matim-bela » et se fait jeter l'opprobre.

Ceux qui savent jouer au Fanorona auront sûrement remarqué que pour « manger », il faut faire suivre au seul pion mangeur un itinéraire formé de lignes brisées, allant dans tous les sens, en angles aigus, en angles droits, en angles obtus, mais ne dessinant jamais une figure géométrique fermée (triangle ou parallélogramme), autrement , ce serait le retour au point de départ- « miverina ilalana »- qui est une faute.
Si on suit ces chemins de capture à la trace et qu'on les reconstitue, on découvrira des dessins cabalistiques ayant tout l'air de symboles à décrypter pour trouver un trésor caché. Et c'est là que la périphrase « Soratr'Andriamanitra», pour désigner le Fanorona, trouve son explication. Plutôt que par « Ecriture de Dieu », nous préférons traduire par « Les Signes des Dieux ». Car le fin du fin est de trouver au bon moment le « dessin-symbole » qui permette d'occuper seul ou avec son partenaire-adversaire le haut du podium (en cas de match nul).
Bref, le perdant est celui qui l'a vidé parce qu'il a perdu ses pions. Ce sera sa véritable honte. Bien sûr, on entendra les propos ironiques, moqueurs, provocants, mais à force de les entendre, on finira par ne plus les écouter comme on n'écoute plus la musique d'ambiance qui meuble le silence des grands hôtels ou des grandes surfaces.

Mais là n'est pas l'essentiel. L'essentiel est dans la finalité du *jeu* –si on peut encore l'appeler ainsi- : rester, être le seul, le dernier à occuper la place et ensuite faire preuve de miséricorde à l'endroit du vaincu.

Quand Andrianampoinimerina venait à bout d'une ville, lors de l'unification de l'Imerina, et que ses conseillers et officiers voulaient déposséder les prisonniers de leurs biens, il s'y opposa en disant : « Désormais, ce sont mes enfants, et partant vos parents »

En se rappelant, d'une part, qu'à l'époque d'Andriamanelo, au XVI è siècle, l'autre nom du fanorona était « soratr'Andriamanitra » (Signes des Dieux), et de l'autre, que le fanorona fait partie de la panoplie des « mpisikidy », on est bien en droit de penser que ce qui n'est qu'un jeu aux yeux d'un non Malgache est probablement le vestige d'une mythologie oubliée, effacée ou disparue, un écrin pour l'âme du Malgache.

Sous ce nouvel éclairage, repassons en revue ce que contient notre nouvelle boîte à bijoux.

C'est en jouant au fanorona que l'individu brille par son intelligence, sa patience, son endurance et sa qualité d'âme que nous avons définie comme sagesse.

C'est par le fanorona que tous les membres de la société se trouvent sur le même pied d'égalité, car il met à la même table les rois et les manants. L'Histoire nous a laissé des pages rapportant que le roi Andriamasinavalona invitait souvent les campagnards d'Ambohidratrimo à jouer au fanorona et que Andrianampoinimerina jouait au fanorona avec les gens du pays à Ambatomiantendro.

Voici une anecdote historique qui vaut son pesant de…noblesse : « Il y a plus de cinq siècles, racontent les Chauvincourt, Ralambo régnait sur une partie de l'Imerina et son fils aîné, le prince héritier Andriantompokoindrindra habitait Ambohimalaza.

Le prince dressait des plans pour la conduite de son royaume, le jour où il succèderait à son père. Les grands rassemblements pour les kabary tenant une place importante dans la vie publique, il eut l'idée de rassembler son peuple selon un plan qui est celui d'un grand carré divisé en seize petits carrés comportant deux diagonales.

Sur les côtés extérieurs du grand carré, il proposa à ses conseillers de mettre les Olomainty. Les diagonales devaient être occupées par les Hova, et les lignes intérieures alternativement par les Andriana et les Hova.

Puis il trouva que les Olomainty pourraient être frustrés s'ils étaient rangés seulement sur les lignes extérieures. Aussi combina-t-il quatre lignes supplémentaires, obliques, sur lesquelles les Olomainty pourraient être placés plus près de lui et du centre du rassemblement. » (*J. et E. CHAUVICOURT* – Le Fanorona, Jeu national)

Ce tracé empreint d'égalitarisme est exactement celui du fanoron-dimy tel que nous le connaissons aujourd'hui.

Ce n'est donc ni avec les mêmes yeux ni avec le même état d'esprit qu'un Malgache et un non Malgache jouent ou regardent jouer au fanorona.

C'est en jouant au fanorona que l'individu brille par son intelligence, sa patience, son endurance et sa qualité d'âme que nous avons définie comme sagesse.

Une ultime remarque avant de conclure : lors d'une partie de fanorona, jamais vous n'entendrez un des joueurs accuser l'autre de tricherie. D'abord, parce que les joueurs maîtrisent totalement les règles du jeu et ensuite que sauf dans des cas rarissimes, il est pratiquement impossible de jouer faux en fanorona. D'ailleurs, est-il possible de tricher avec ou contre les Dieux ?

Quoi qu'il en soit, même si vous connaissez quelques joueurs experts en fanorona, je vous déconseille de leur demander les coups foireux, car vous vous feriez des ennemis. Car, en fanorona on ne se fait que des amis. C'est ce qui me servira de tremplin pour sauter à la conclusion.

Une conclusion qui sera fondée, vous vous en doutez, sur ce qui nous tient le plus à cœur, nous Malgaches et qui est le ***fihavanana.***

Oh ! Il ne s'agit pas de quelque chose de compliqué ou de grandiose.

Vous savez tous que dans notre langue, quand deux ou plusieurs personnes sont unies par un lien fort de parenté, pour les désigner, il suffit de mettre le préfixe mpi- devant le rapport qui les lie.

Ainsi, ceux qui sont unis par les liens sacrés du mariage sont des **mpivady,** par les liens de la filiation **: mpianaka ;** par les liens de la **fratrie : mpirahalahy, mpianadahy…**par les liens du fihavanana **: mpihavana…**

… PAR LES LIENS DU FANORONA ? **– MPIFANORONA**

Édifiant, non ?

Abel Andriarimalala

NY TENY MALAGASY SY NY MALAGASY ATY AM-PITAN-DRANOMASINA

Teny mialoha
Toa be sasiny ohatra ny angorodao rovitra aho raha manao izao teny mialoha izao, saingy tiako haka ny toerana sahaza sy tandrify ary mendrika azy ny hevitra rehetra, ho toy ny voanemba mitsipika an-joro.

Raha ny marina mantsy, dia tsy velakevitra toy ny efa mahazatra izy ity ka handrenesana famoaboasana sy fanazavana ary famborahana izay mbola tsy fantatra na izay mbola tsy nianarana.

Fiarahana mitapatapaka ahitra sy mitorotoro ravina no hataontsika. Koa ny hilana fanazavana angamba, mba hampisava ny lalana hizorantsika mandritra ny antsasakadiny latsaka na mihoatra kely, dia io fombam-pitenenana io : « mitapatapaka ahitra sy mitorotoro ravina » io. Teo amin'ny fandrindrana ny fiainampianakaviana no nipoiran'io fiteny io. Ohatra iray avy hatrany no horaisintsika hahahaingana kokoa ny fanakarana azy : Vao nivady kelikely ireto tanora roa, saingy manahirana ny ray aman-dreny ipetrahany ny toetrany tsy mbola matotra sady be sitrapo no mirobaroba. Satria tsy nampiova azy ny anatry ny tao antrano, dia nampiasaina ny « roa trano mahefa, ny telo trano mahavita », ka nantsoina ny zokiolona roa sy telo tao an-tanàna hanoro hevitra azy roa. Samy maka toerana eo an-tokotany ny rehetra, satria tsy omby ny trano. Izy roa kely eo ambody hazo ambony ahitra. Teny fampieritreretana no ataon'ny zokiolona. Mieritreritra izany izy roa, ka ny lahy mitsongo ravin'ahitra

sy manapatapaka an'iny no sady mieritreritra, ny vavy kosa mipolipoly ravinkazo mandra pahatorotorony sady mieritreritra. Dia misomonga ny rehetra avy eo manao hoe : « Ka ahoana ny hevitrareo rehefa tapatapaka ny ahitra ary torotoro ny ravina ? » Izany hoe : « Rehefa nieritreritra sy nandini-tena ianareo » ?

Ny Teny Malagasy sy ny Malagasy am-pitandranomasina moa no horesahintsika. Raharahantsika tsirairay izany fa tsy misy azontsika anilihana na ifanilihana.

Tsy hanora-tena toy ny voatango isika, nefa koa tsy hifanaratsy an-toerana toy ny rafotsibe mitanina andro, fa hieritreritra toa azy roa kely noraisina ho ohatra.

Ny hany hataoko, tsy amin'ny maha mpampianatra na mpanoratra fa amin'ny maha zoky, dia ny mahatsiahy ny ela sy mampivohitra ny fiovana ary mampisongadina ny zava-misy ankehitriny.

TALOHAN'NY FAHALEOVANTENA

Zava-droa loha mampitokelaka anaty ahy no tsaroako raha vao resahina ny teny malagasy sy ny atý an-dafy.

Ny voalohany dia ny fanamparan'ny mpianatra vao tonga teto mifanompa sy mingoso. « Tany an-tanàna izahay, hoy izy, menatra sy matahotra , fa atý tsy misy mahazo izay lazainay » Marina angamba izany, saingy rehefa mibedy ny namany miteny ratsy ry zareo, dia hoy izy : « Aza miteny gasy, leitsy a ! » Lasa teny ratsy no dikan'ny teny gasy. Mbola manamafy izany koa ny zana-bazaha mangataka hampianarina teny gasy. Teny ratsy no hainy voalohany. Teny gasy=Teny ratsy.
Ny faharoa dia ilay fomba fiteny zary lasa ohabolan'ny Malagasy atý am-pita : « Miarahabarahaba foana ohatra ny Gasy vao tonga ! ».
Rehefa antomorina io teny io dia mampibaribary ny avonavon'ny Gasy « tafita » …ny ranomasina, sy ny tsy nakany afa-tsy ny lafiratsin'ny fomba vazaha dia ny tsy firehana amin'ny olona tsy fantatra anarana na mpiray fiaviana amin'ny tena aza.
Tsy horesahintsika ny baiko miafina ifankahalalan'ny samy Malagasy rehefa mandom-baravarana na mifanena samy Malagasy mitondra fiara.
Izany voalaza izany dia efa nisy tatý hatrany amin'ny taona 1930-40, ary mbola misy farasisa ankehitriny.
Ny lafiny maivamaivana amin'ny dinitsika androany ihany anefa izay. Azo sokajiana telo ny Malagasy tatý Frantsa tamin'ireny fotoana ireny : ireo nanana ny zon -teratany frantsay (citoyens) niasa sy nonina teto, ny nanao raharaha-miaramila ary ny mpianatra. Samy hafa dia samy hafa ny toe-tsain'ireo Malagasy ireo. Nisy ny nandao tanteraka ny maha-Malagasy azy : Tsy miteny malagasy mihitsy, mandà raha anontaniana hoe : « Malagasy ve ianao ? », tao ny nanambady teratany frantsay ary nisy mihitsy aza nanova ny anarany. Ny sasany dia ny hanangom-bola hoentimody no nilofosany ka tsy nifanerasera afa-tsy tamin' ny mpampiasa azy sy ny mpiara-miasa aminy izy. Tao koa ny « miavon-tsy feno fa lasa vazaha » ka tsy niraharaha na ny tenindrazana, na ny tanindrazana, na ny havana mihitsy aza. Ho an'ireo karazan'olona ireo, ary nisy tamin'ireo daholo ireo sokajy telo voalaza tetsy aloha, dia efa tsy nisy intsony i Madagasikara sy ny teny malagasy.
Raha ny mpianatra indray no hasian-teny, dia tao ireo nahazo vatsim-pianarana ary tao ireo niantohan'ny fianakaviany. Ny ankilany sy andaniny anefa dia tsy maintsy nandefasana vola avy any an-tanindrazana mandra-pahavitany ny fianarany. Ny ankabeazan'ireo mpianatra ireo dia taranak'olona mpifikitra amin'ny nentin-drazana izay tsy nitsahatra nampahatsiaro ny maha Malagasy azy. Koa na mavaivay aza ny fanenjehana ny mpanohitra ny fitondrana frantsay, dia anisan'ny voalohany nitaky ny fahaleovantena izy, indrindra teo anivon'ny A.E.O.M. Tao amin'io Fikambanan'ny mpianatra io indrindra no nahitana ireo mafana fo tamin'ny fiarovana ny Teny Malagasy, ka i Prosper Rajaobelina no lohalaharana tamin'izany, nanao antso avo tan-gazety ho an'ny Malagasy rehetra tatý am-pita ho tia sy hitandro ary hampanjaka ny Teny Malagasy. Tamin'ny taona 1937 izany. Tatý aoriana, dia ireo mpianatra ho mpitandrina na efa nivoaka ho mpitandrina no nanohy ny dia : Richard Andriamanjato, Daniel Ralibera, Solohery Paul….
Tamin'ireny fotoana ireny rahateo moa no nifohazan'ny sain'ny tany an-tanindrazana hitolomana hahazoana ny fahaleovantena, izay nampifandray akaiky ny A.E.O.M. sy ny M.D.R.M. Nipoaka rahateo ny raharahan'ny 29 mars 1947, koa na teo aza ny fandrahonana sy ny fanenjehana sy ny fampidirana am-ponja ary ny fandefasana an-tsesitany, dia vao mainka nandranitra ny fanandrianana ny maha Malagasy sy ny Teny Malagasy izany. Io elanelan-taona io no nahamaro isa indrindra ny boky sy gazety ary asa soratra samihafa amin'ny Teny Malagasy tany Madagasikara. Ireny fotoana ireny no niondanana ny asa soratry ry Jean-Joseph Rabearivelo, ry Ny Avana Ramanantoanina, ry Samuël Ratany, mbamin-dry Dox, ary mbola ireny fotoana ireny koa no nampalaza an'i Barijaona sy Odette Suzanna sy ny hira ary ny vakodrazana malagasy tatý am-pita.
« Ny saonjo iray lohasaha moa tsy hilaozan'izay iray hamarara », ka nisy tokoa laza ratsin'ny olona « avy any an-dafy » tany amintsika, dia ireo nilaza ho nanadino ny tenin-drazany fa ela nipetrahana tatý. Tsaroan'ireo zokinjokiny amintsika koa ny fifandraisana an'onjam-peo tany amin'ny taona 50, nandrenesana zaza malagasy miresaka amin-draibeny sy renibeny amin'ny « Bonjour, grand-père, bonjour grand-mère », tao amin'ny Radio Tananarive.
Ny fandoto iray tandroka ireny, fa ny fandio iray siny dia ireo olo-manga tsy hadino anarana nody ary nampamirapiratra ny teny malagasy sy ny anaran'i Madagasikara : ny mpikaroka, ny mpitsabo, ny mpisolo vava, ny mpivaro-panafody, ny mpitondra fivavahana, ny mpampianatra, ny lehiben'orinasa…izay nanovo fahaizana amam-pahalalana tatý ampitandranomasina tamin'ny vanim-potoana 1930-1960.
Izay efa nody mandry tamin'izy ireny ny ahy no antsoiko hoe « razana mitahy » satria ny reharehany amin'ny maha Malagasy azy no mahatonga azy ho reharehantsika ankehitriny.
(Mbola hitohy)

Abel Andriarimalala

LES COULISSES DE LA RNS 2019

Le séminaire du mois d'octobre a permis l'émergence de bénévoles en volonté et en capacité d'endosser des responsabilités pour l'organisation de la RNS. Le fonctionnement en mode projet est maintenant un acquis et 2 outils ont été construits et validés ensemble : le calendrier et les jalons importants, et la cartographie des processus. Les idées d'amélioration et les propositions d'innovations ont été débattues, testées et nous passons à la phase de cadrage du projet. Les principales avancées vont concerner les jeunes et les enfants qui deviennent une priorité de la RNS 2019, non seulement pour le sport mais également pour les aspects culturels.

À ce stade les principaux domaines du Comité National d'Organisation sont pourvus de responsables. Un process Ressources Humaines bien documenté est maintenant utilisable. Il permet d'évaluer les besoins de chaque domaine, de recruter dans les normes, de clarifier les compétences articulées aux envies de chacun. Il a même mis au jour des talents cachés de plusieurs bénévoles. Le nombre de nouveaux bénévoles rejoignant l'organisation est appréciable.

Les négociations avec la future ville d'accueil vont bon train, il s'agir de trouver le bon compromis entre les désirs et les moyens, entre les contraintes du cahier des charges, des normes et règles en vigueur et les spécificités des infrastructures disponibles.

En parallèle, les diverses parties intéressées se préparent, car la période d'inscription approche à grands pas : celles des équipes et participants sportifs, des restaurateurs ou des stands dans le Village de Madagascar. Les Pompom girls ont déjà commencé leur regroupement et leurs répétitions. Les démarches auprès des sponsors potentiels battent leur plein.

La RNS 2019 se prépare avec de bonnes ondes positives. Pour en suivre l'évolution de l'organisation, restez connecté au site internet de la RNS www.rns-cen.com et ses outils de réseaux sociaux dont la page Facebook https://www.facebook.com/rns.cen/

Olivier Andriamasilalao

Coordinateur général de la RNS 2019

TU 57 : réponses du QUIZZ

La Coupe d'Afrique des Nations

1- b Pierre Ndaye Mulamba Mutumbula joueur de RDC est reconnu meilleur buteur en marquant le plus de buts (9 en 6 matchs) en une édition en 1974 en Egypte

2- b Palanuinha est une antilope noire, mascotte en 2010 en Angola

3- a L'édition prévue en Ethiopie en 1961, a été décalée à cause d'un coup d'état manqué en 1960 et à cause du retard pris par la réfection du stade Haïlé Sélassié

4– b En 1982 pour l'édition organisée en Libye.

5– c La Coupe d'Afrique des Nations féminines de football existe depuis 1991

L'Exposition Madagascar, Arts de la Grande Ile au Musée du Quai Branly– Jacques Chirac

6- a Le noir . Le rouge quant à lui est associé au pouvoir et à l'aristocratie, et le blanc préserve la santé et représente le sacré - Bako Rasoarifetra , "le sens des perles" Madagascar, Arts de la Grande Ile, coédition musée du quai Branly/ actes sud

7- c L"asampikavanana" côté droit, en signe de deuil

8- c De la soie . Dans les années 1880, c'est un missionnaire français à Madagascar, le Père CAMBOUE, qui y développa une machine permettant de récolter de grandes quantités de fil

9- a C'est un chant, le plus souvent a capella, qui accompagne les cérémonies notamment funéraires. Il peut durer plusieurs heures et a pour but de louer le défunt, de rappeler la puissance de son clan et les coutumes à respecter

10- c Le corps (vatany) est composé 8 motifs en alternance sauf le premier

TRAIT D'UNION

Une publication du CEN, Comité Exécutif National de la RNS
30 avenue de Longchamp -
92210 Saint-Cloud

Magazine en ligne de la RNS

Diffusion :
Abonnés
www.rns-cen.com

Directeur de la publication :
Olivier Ramanana-Rahary

Responsable de la rédaction :
Hanitra Rabefitseheno

Maquette :
Liva

Rédaction :
Olivier Ramanana-Rahary
Hanitra Rabefitseheno
Abel Andriarimalala
Vero Raliterason
Njara Huberto Fenosoa
Andotsiarovana Ratre
Olivier Andriamasilalao
Anouk Wagner

Ont collaboré à ce numéro :
Loïc Hervouet
Arnaud Léonard
Hanitra Salomon
Malial R.
Cynthia Razafimbelo
Tovo Randriamalala
Franck Rahobisoa

Crédit photos

Pierrot Men
François-Régis Durand
Mika Sarry
Robin Gervais
Benoît Anceau
Tovo Randriamalala
www.lemonde.fr
www.rfi.fr
Lycée Raymond-Poincaré, Bar-le-Duc
Arnaud Léonard
Elodie Arnould
Jean A. Ravelona
Mada.pro
Faneva Ima
Dadah
Liva

QUIZZ TU 58

Les tirailleurs malgaches lors de la 1ère guerre mondiale - 1914-1918

1- Dans quelle ville de Madagascar se dresse ce monument aux morts de la grande guerre ?
A) *Ambatolampy*
B) Fianarantsoa
C) Antananarivo

2- Quel est le bataillon de tirailleurs malgaches qui a participé à la célèbre bataille du Chemin des Dames (prise de la tranchée de l'Aviatik le 5 mai 1917) ?
A) Le 1er
B) le 10ème
C) le 12ème

3- Dans quel jardin de région parisienne se trouve ce monument aux morts malgaches de la guerre 1914-1918?
A) Jardin des plantes
B) Jardin tropical du bois de Vincennes
C)Jardin du Luxembourg

4- Il s'est engagé dans l'armée française en 1916 pour défendre "son pays" contre la menace de l'empire Allemand. Qui est-ce?
A) Jean Ralaimongo
B) Général Ramanantsoa
C) Rasanjy

5- En quelle année fut créé le 1er bataillon du régiment malgache?
A) 13 janvier 1895
B) 13 janvier 1914
C) 13 janvier 1900

6- Le 14 juillet 1918, sur la route du retour vers Madagascar, plus de deux cent tirailleurs malgaches trouvent la mort dans le naufrage de leur bateau. Quel est le nom de ce bateau?
A) Le Madagascar
B) Le Djemnah
C) L'Albatros.

7-Environ combien de soldats de « Madagascar et dépendances » , ont participé à la Première Guerre mondiale?
A)250 000
B) 100 000
C) 40 000

Proposé par **Anouk Wagner**

ALAVOLY

ANKAMANTATRA

Inona ary izany :
1. Raisin-tsy azo, todihi-mora foana ?
2. Hano aho hihinanako anao ?
3. Indreo ny zanako, ray bozaka aman'ahitra, fa izaho handeha atsy, handeha aroa ?

Notolotr'i **Abel Andriarimalala**

Réponses au prochain numéro

OHABOLANA

Hainao ve ny manohy ity ohabolana ity ?
Ilazana ny olona sendra izay « tsy mamela mahazo » amin'ny fampijaliana, fanenjehana, valifaty… :

Vorona azon'adala, ……

www.rns-cen.com